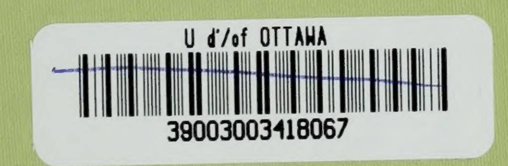


11/5/70

LA RÉVOLTE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

15 exemplaires numérotés à la presse sur papier de Hollande.

ADRIENNE DE LAUTREC

LA RÉVOLTE

— POESIES —

PARIS

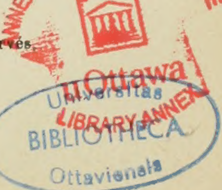
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

—

1912



I

LES AVEUX

AVERTISSEMENT

Pourquoi voulons-nous vivre, et, d'un commun accord,
Pourquoi, si le bonheur n'est qu'un fuyant délice,
Voulons-nous, vains ambitieux, entrer en lice
Et gagner ce bonheur au risque de la mort?

Si l'amour est en proie aux affres de l'effort,
S'il faut, pour que le vœu de nos cœurs s'accomplisse,
Qu'un monde collabore et soit notre complice,
Pourquoi notre désir d'aimer est-il si fort?

C'est qu'un cri du néant fit frissonner nos âmes,
A l'heure où nous rêvions aux longs épithalames,
Sur les divins autels de l'antique Paros :

— Vous n'avez que cette heure, ô race menacée,
Pour révéler au corps l'amoureuse pensée,
Et pour vous sentir vivre au souffle de l'Éros !

PLAIRE

Plaire! le doux besoin est vivace en mon âme...
Tel un chêne branchu,
Il se dresse en mon être, ou s'exalte et réclame
Comme l'ange déchu.

Il donne à mon regard son rayon de lumière,
Il alanguit mes mains,
Et de ma bouche, il fait cette rose trémière
Qui sourit aux matins.

Plaire, vois-tu, c'est mon désir et c'est ma vie;
Être comme un enfant,
Qui se câline, au jour, à ses folles envies,
Et qu'on trouve charmant.

Jouir d'un cœur léger, et qui vole et butine
De l'offrande ici-bas,
Porter comme un joyau cette gaîté mutine
Que les autres n'ont pas.

Ah! les autres, tous ceux qui, tristes d'être tendres.
Se jugeant superflus,
D'un air insatisfait pourtant semblent attendre
Qu'on leur donne encor plus.

Ah! les autres, ceux dont le sentiment complique.
Méconnaît et confond
Le bel et simple amour, le sanglot impudique,
Réel et si profond.

Tout un monde épeuré s'agite et se désole
Entre hier et demain.
Aimons, cueillons les jours dans leur suite frivole
Vers de nouveaux destins.

Sachons jouer avec la beauté de la vie
Dûment et sagement;
L'Amour est une force au delà de l'envie,
Au delà de l'amant.

L'amour et la beauté sont partout répandues,
Comme un or radieux
Et sûr, où rien ne change, où rien ne diminue
Que les cœurs envieux.

Tendons nos jeunes mains vers ce trésor, sans honte
Et sans timidité;
Le Plaisir abondant méprise ceux qui comptent
Les fleurs de son été.

La belle notion du bonheur sans limites
Nous rend libres et fiers.
Demain nous encourage, alors qu'il nous invite,
Aux mêmes jeux qu'hier.

Nous serons consolés des heures en allées
Par leur retour certain;
Les jours presque pareils et les mêmes veillées
Constituent le destin.

Nous serons consolés des amours infidèles
Grâce à d'autres amours,
Portant la même joie et les mêmes querelles,
Et fuyant à leur tour.

Des arbres tout pareils sur la route allongée
Partent vers l'horizon.
Sous leur épais feuillage, ô mes sœurs, protégées,
Gambadons et dansons.

De nos yeux caressants, et de nos chevelures,
De nos voiles légers,
Effleurons-les avec la libre et folle allure
De volages bergers.

Laissons un geste doux, un rire, une parole,
Tomber autour de nous,
Comme un pétale ému de la riche corolle;
Notre cœur est à tous.

Dansons sans voir la mort ni la haine épineuse,
Dansons éperdûment,
Répandons le bonheur de nos mains lumineuses,
Au cœur de nos amants.

Car il va nous rester, ayant cessé de plaire,
Comme un lin parfumé
Qui perd avec le temps son arome éphémère,
D'avoir beaucoup aimé.

LA DIVINE PRÉSENCE

Nous serons des enfants, qui s'aiment pour un jour;
Nous folâtrerons tant que nous aurons d'haleine,
Puis nous nous quitterons sans douleur et sans peine,
Et sur le lit défait nous laisserons l'Amour.

Il pleurera d'abord, mais, reprenant ses armes.
Promptement ravisé volera vers ailleurs;
Pour l'accueillir, il sait qu'il trouvera des cœurs;
Tant d'autres lui voueront leurs rires et leurs larmes.

Des servants ingénus décorent ses autels,
Les poètes oisifs lui bâtissent des temples ;
Mais, gardons-nous, ami, de suivre leur exemple !
Ne prononçons jamais de serments éternels.

Ayons la fougue heureuse et les ailes légères,
Et le regard moqueur du frivole gamin.
Que notre amour soit rose et clair comme un matin,
Fragile comme les saxes sur l'étagère.

Et si nous sentons sourdre une plus grave ardeur
En nos corps alanguis d'une humble inquiétude,
Disons : Ce sont nos sens et non point notre cœur
Qui vibrent à l'éveil de l'immortel prélude ;

La chaleur du dehors, la splendeur des étés,
Nous troublent à ce point, en dépit de nous-mêmes,
Et c'est alors, dans les traîtresses voluptés,
Que, parmi les baisers, nous murmurons : Je t'aime.

Nos membres enlacés, nos soupirs éperdus,
Auront l'égarement des étreintes tragiques,
Nos yeux éclaireront d'une lueur magique
L'enfant blond, taciturne, en son rêve perdu.

Il s'enfuira, mais à sa place nous verrons,
Pour un instant surgir, immense et redoutable,
Le Dieu de l'Univers, l'Éros inexorable,
Nous brûlant des soleils qui couronnent son front.

Et nous honorerons la divine Présence,
Dont la main conduira notre aveugle conflit ;
Et soulagés alors d'un merveilleux oubli,
Nous croirons nous aimer... jusqu'à la délivrance...

Or, cet instant passé, quand nous serons bien las,
Le sommeil descendra sur nos paupières closes,
Et nous retrouverons les hommes et les choses...
La vie effacera les traces du combat.

Nous nous séparerons, toi, l'homme, et moi, la femme,
Pour guérir la blessure au caprice du jour.
La chambre sera morte où s'ouvrirent nos âmes,
Et seul, le lit défait rappellera l'Amour.

AU DELA DE L'AMANT

Je t'aime. C'est certain. Et cependant tu doutes
Sans cesse de mon cœur brusque et capricieux.
L'orgueil en moi, si fort que tout aveu lui coûte,
Isole d'un grand mur le foyer radieux.

Jamais tu ne sauras ce dont je suis capable.
Les mots paraissent froids et les gestes menteurs,
L'étreinte est passagère et le baiser instable,
La chose disparue a perdu sa valeur.

Je comprends, mon aimé, ta grande inquiétude,
Moi-même, sans raison, en souffrirais aussi.
Mais, parlant à mon cœur pendant sa solitude,
Ma très sage sagesse allégea son souci.

Elle me conseilla d'aimer avec prudence,
Afin de n'éprouver ni honte, ni regret,
D'exercer une active et froide surveillance
Sur mes désirs plaintifs et sur mes fols attraits.

Elle me dit encor : — Sois discret, sois avare ;
Prends ton parti de tout sans jamais t'étonner,
Car l'homme est imparfait et son cœur plein de tares,
Ne lui demande pas ce qu'il ne peut donner.

Considère celui que ton être réclame
Comme un bel instrument du généreux amour,
Et prête-lui ton corps sans lui donner ton âme.
Amante dans la nuit, oublie avec le jour.

Si tu veux de l'amour ne goûter que la joie,
Éparpille ta fièvre et ton besoin d'aimer;
Va cueillant fleurs et fruits sur mainte et mainte voie.
Où l'aveugle nature a voulu les semer.

Vois comme fin de tout ton bonheur et toi-même;
Dirige vers ce but le moindre de tes pas.
Aucun homme ne vaut qu'on le garde et qu'on l'aime,
Sois légère, infidèle, et ne t'en repens pas.

Ainsi parla longtemps ma sagesse avisée...
Depuis, cher cœur, en vain tu plaides un recours;
Mon corps libre et vaillant, mon âme inapaisée
En se prêtant à toi, se donnent à l'amour.

RÉGÉNÉRÉE

J'avais dit à l'enfant divin :
— Reste sur le seuil de ma porte.
Mon cœur dort. Il n'a soif ni faim,
Et méprise ce que tu portes.
Sois sage, obéis à ma voix ;
Cache ton menaçant sourire,
Sur moi tu n'auras plus d'empire,
Je suis rebelle à toute loi !
Va-t-en, très loin de ma demeure,
Vers ceux que lumières et bruits

Distraient, en soulageant leurs heures,
Du pénible fardeau d'ennui.
Mon âme prudente et profonde
Me dira, pour me consoler,
Le mal que tu fais en ce monde,
D'où l'on devrait bien t'exiler.
Toi-même m'appris la mesure
Un soir, sur les bords du Léthé :
— Aucun amour ne vaut qu'il dure,
Tous méritent d'avoir été.
Pourquoi reviens-tu d'un air sombre,
Oubliant ton propre conseil,
Pourquoi reviens-tu jeter l'ombre,
En mon cœur, épris de soleil?...

L'enfant marcha vers moi, très digne,
Comme lourd d'une mission ;
Et de ses yeux me fit le signe
Vainqueur de ma rébellion.
Et ma main en sa main posée,

Je le suivis vers le dehors.
La marche me parut aisée,
Je m'enivrai de son essor.
Là-bas, dans le lointain tout rose,
Surgit la mer comme un accueil :
— Force et courage, oh! toi qui n'oses,
Me dit l'enfant. — Voici le seuil
Lumineux d'un nouveau royaume,
Où tu retrouveras la foi.
Hume la brise qui l'embaume,
Sur le doux sable, allonge-toi.

La mer chantait sa chanson grave,
Berceuse de vie et de mort.
Et son âme planait, suave,
Sur le tumulte et sur l'effort.
Le soleil rougissait la nue;
C'était l'aube d'un pur matin,
Et merveilleux de clarté nue
M'apparaissait l'enfant divin.

Son corps agrandi dans la course
N'était plus frêle ni fluet;
Jusqu'en son regard d'or, la source
De son être heureux affluait.
Et sa voix sonnait grave et lente,
Ainsi que la voix de la mer,
Sans peur, sans tristesse dolente,
Sans trouble, ni désir amer :

— Je suis ton dieu, quoi que tu penses,
Je suis ton pain, ton sel, ton vin;
Je suis le secret de ta chance,
La lumière de ton destin.

Je suis ta vigueur endurante,
Le chaud soleil de ton été;
L'œil de ton âme pénétrante,
Le moteur de ta volonté.

Je donne à ton esprit prodige
Sa couleur et son étendard,
Son fier élan, son fol vertige,
Et sa hardiesse dans l'écart!

Je suis le réel dans ton rêve,
Le rêve en ta réalité,
Je suis ta Raison simple et brève,
Sans moi tu n'eusses pas été.

Je suis ton dieu, quoi que tu dises,
La blanche flamme de ta chair,
Le sol mouvant où tu t'enlises,
Ton vaillant et fidèle archer.

Tu m'as connu faible et morose;
Aujourd'hui, généreux et fort,
Je viens vers toi qui te reposes,
Craintive de tout vain effort.

Abandonne ta méfiance,
Sache oublier le mal ancien;
J'ai quitté la légère enfance,
Sûr et pensif je te reviens.

Prends-moi, près de l'onde farouche,
Sur ton cœur qui m'a pardonné :
Voici mes yeux, voici ma bouche,
Reçois après avoir donné.

Alors, révélée à moi-même,
Je regardai l'adolescent :
— Mon bel amour nouveau, je t'aime,
D'un cœur meilleur, plus fier, plus grand!
Et debout, vers la mer tendue,
Vers l'aube blonde de ce jour,
J'accueillis, en sa clarté nue,
Pour la seconde fois l'Amour.

PLUS TARD...

Quand j'aurai vu s'enfuir ma jeunesse première,
Cet âge radieux d'orgueil et de printemps,
Lasse de réfléchir les factices lumières,
Dont flambe nuit et jour la Ville au cœur dément,

Avec le lourd trésor de mes quarante années,
Mélange impatient de travaux et d'amours,
Je m'en irai trouver la Méditerranée,
Et lui consacrerai le reste de mes jours.

Dans l'appréhension d'un rappel nostalgique,
J'appliquerai dès lors au Livre du passé
Le pouvoir de l'oubli, ce fermoir énergique,
Jusqu'au jour où le temps aura tout effacé.

Loin de mes faibles sœurs que la cité fébrile
En son gouffre sans air flétrit perfidement,
Et dont la chair vieillit dans la lutte stérile
Avec l'heure fatale où partent les amants,

Je parachèverai l'édifice, où ma gloire,
Prolongera ma vie au delà de ma mort.
Et telle je vivrai, sans peines ni déboires,
Et telle je mourrai, libre de tout remords.

J'étudierai la mer, et l'âme des poètes,
Le silence éloquent me dira son secret,
Et bientôt le béat recueillement des bêtes
Se répercutera dans mon regard distrait.

Et parfois, si ma chair pousse son cri sauvage,
Et gêne ma pensée en réclamant trop haut,
Je veux faire venir du plus proche village,
Quand tombera le soir, un enfant jeune et beau.

Il aura l'esprit simple, et le corps plein de sève,
Quand muet et docile, il viendra m'apaiser;
Pour le remercier d'avoir calmé mon rêve,
Je lui paîrai très cher le prix de son baiser.

FAIBLESSE

Le travail est ton dieu, la volonté, ton prêtre,
Et l'obstacle, pour toi, garantit le succès.
Tu marches, satisfait de commander et d'être,
Tu conduis la folie, et diriges l'excès.

Ta noble ambition, soucieuse de vivre,
Sans cesse, dans l'espace, élargit la Maison,
Logis du rêve immense auquel elle se livre;
Je cherche à ton vouloir vainement l'horizon.

Et j'admire ta fougue envahisseuse et mâle,
J'approuve ton dédain de l'être inférieur,
Dont nous devons hâter la défaite fatale;
J'ai pensé comme toi : les forts sont les meilleurs

Pourtant voici venir l'heure silencieuse;
Elle me trouve en proie à mon penser divers;
Et cruelle, et néfaste à ma soif amoureuse,
Me verse son poison immoral et pervers.

Ma tristesse a levé son masque de dentelle,
Et n'a plus de pudeur pour voiler les sanglots.
Mon être se révolte, et pousse un cri rebelle,
Je sais tout ce que veut mon cœur faible et dévot.

Il voudrait à cette heure, où le doux crépuscule
Dérobe peu à peu les choses alentour,
Rejeter le manteau troué de ses scrupules,
Et crier son désir exaspéré d'amour.

Il voudrait avouer qu'il n'a plus le courage
De vivre, comme toi, taciturne et distant,
Et que la solitude est pénible à son âge,
Que trop de liberté déprave les enfants.

Il voudrait de nouveau te sentir son esclave,
Cet esclave exigeant à la fois et câlin,
Dont il était le maître ému, docile et grave.
Il voudrait te prier de redevenir sien.

Il voudrait, au milieu de ton effort sublime,
Te rappelant la vie à deux des anciens jours,
Par l'évocation de ce bonheur intime,
Te faire oublier tout ce qui n'est pas l'amour.

Pardonne au pauvre cœur son unique défaite,
Ce rêve d'un instant et trop vite en allé.
L'enfant divin qui passe au milieu de la fête,
Sait qu'il est pour nous tous l'éternel Exilé.

Le silence et la nuit, corruptrice de l'âme,
Ont fait gémir en moi celle de Dalila;
J'ai failli devenir égale à cette femme,
Et ne sens même pas la honte de cela!

LA SAGE FOLIE

Écoute, emmène-moi vers d'autres paysages.
La ville me fait mal, les hommes me font peur...
Et j'ai laissé tomber ma force et mon courage;
Ma pensée est sans flamme, et ma chair sans chaleur.

Écoute! emmène-moi vers d'autres paysages.

Ne m'abandonne pas, j'ai besoin de tendresse.
Ne laisse pas venir mon ancienne douleur;

Assez de solitude a meurtri ma jeunesse,
Je ne peux pourtant plus laisser souffrir mon cœur!

Ne m'abandonne pas, j'ai besoin de tendresse...

Là-bas, nous trouverons la nature en liesse;
La douceur du climat et la clarté du jour
Éveilleront en toi le désir des caresses,
Ce désir, dont mon corps est langoureux et lourd.

Là-bas, nous trouverons la nature en liesse.

Là-bas, l'amour joyeux nous tiendra davantage,
Nos cœurs s'ouvriront l'un à l'autre tour à tour ;
Et d'avoir été fous, nous deviendrons des sages,
Pour n'aimer que la mer, le soleil et l'Amour.

Là-bas, l'amour joyeux nous tiendra davantage..

INNOCENCE

Je voudrais que tu fusses là, tout près de moi,
M'enveloppant par la douceur de ta parole;
Et murmurant les mots dont ton cher cœur raffole,
Le mien écouterait dans un docile émoi.

Ton éternel désir garderait le silence,
Sa voix serait trop brusque et m'épouvanterait.
Mes yeux diraient l'amour, mon baiser l'innocence;
Ce soir je serais une enfant qui t'aimerait.

Une enfant très gâtée, et qui ferait la moue,
Si, de tendre et câlin, tu devenais brutal,
Et si, ne te donnant que son front et sa joue,
Ce repas amoureux te paraissait frugal.

La lampe basse et rose éclairerait la chambre,
Les murs prendraient leur air de géants endormis,
Et les meubles, celui de reposer leurs membres,
Tout en nous souriant comme de vieux amis.

Aucun bruit discordant ne heurterait mon âme,
La ville étant, au loin, comme un doux bercement,
Heureuse, j'oublierais que je suis une femme,
Pour t'aimer, tout le soir avec un cœur d'enfant.

C'EST AINSI

A cette fin du jour, où fiévreuse et morbide,
La ville n'avait plus ni fraîcheur ni repos,
Nous avons tous les deux respiré l'air acide
Des plantes dans le Bois, qui dorment près de l'eau.

La nuit était tombée autour, humide et molle,
Le grand lac s'étendait implacable et serein.
Et dans la douce paix, qu'aucun bruit ne désole,
Nous demeurions blottis, comme dans un écrin.

Nos âmes s'enlaçaient à cause du silence;
Nos membres s'enliaient à cause de la nuit.
Mes yeux restaient fermés sur un bonheur immense,
Et j'avais oublié le monde et son ennui.

Pourquoi, dans cet instant où j'avais confiance,
Où mon cœur, moins craintif, allait franchir le seuil,
Quittant, pour te montrer tout ce qu'il sent et pense,
Le cynisme léger dont il voile son deuil,

Pourquoi l'as-tu blessé, d'un mot irrémédiable,
Que ton insouciance émit avec candeur?
Ton cœur, je le sais bien, n'est pas le plus coupable,
Et je n'en voulais pas à cet enfant, ton cœur.

Car l'homme est ainsi fait; présomptueux, farouche,
Se sentant à jamais le maître et le vainqueur,
Il étend son pouvoir à tout ce qui le touche,
Et veut qu'on s'assouplisse à toutes ses rigueurs.

Et lorsque sa compagne, affectueuse et lasse,
Demande à sa tendresse un refuge assuré,
Où ni l'orgueil, ni l'amour-propre ne menacent
L'amour, ce grand sauvage aux transports épeurés,

Lorsqu'elle a le désir de se sentir menue
Et fragile aux côtés d'un être grand et bon,
Et voudrait près de lui dormir et vivre nue,
Sans jamais regretter l'infini de ce don,

L'autre, digne héritier de ses mâles ancêtres,
Pour ne pas accepter ce don trop grand, trop lourd,
Évoque le combat éternel de deux êtres,
Qui restent ennemis jusque dans leurs amours.

Et l'âme de la femme alors, silencieuse,
Se ferme sur un brusque et profond désespoir,
Ainsi se replieront, fragiles et frileuses,
Les fleurs que le vent froid attaque dans le soir.

Elle eût voulu livrer ses jeunes secrets d'Ève,
Eût voulu qu'on lui porte à moitié le fardeau
De ses désirs naïfs et de ses plus beaux rêves,
Et de ce grand besoin d'amour constant et chaud.

Le refus a meurtri sa vivante tendresse ;
La lâcheté de l'homme est un terrible écueil.
Mais à quoi bon souffrir et se plaindre sans cesse !
La douleur en son cœur se tait devant l'orgueil.

Désormais elle ira, vaillante et solitaire,
Avec la certitude et le sens de l'Adieu ;
Songeant pour soulager son intime misère,
Que l'homme, en face d'elle, est homme et non pas Dieu

VERS LE NÉANT

La maison chère où nous nous sommes tant aimés,
La chambre où nous avons tissé l'or d'un grand rêve,
Les meubles où l'extase est éperdue et brève,
Et la couche, complice expert des corps pâmés,

Comme nous, connaîtront la fin, sinon la trêve;
Ainsi nous le voulons, et rien n'aura germé
De ce bonheur, coffret que nous tenons fermé,
Pour que le grain fécond n'en échappe et ne lève!

Un jour, ô mon aimé, nous serons morts; un jour,
Les draps auront perdu les odeurs de l'amour,
Comme ils auront en moins les traces de l'étreinte.

Les murs n'auront gardé ni rires, ni sanglots;
Telle, une vaste mer, submergeant des îlots,
Le monde effacera notre légère empreinte.

REGRET QUI DURE

Malgré ce que la vie a porté de joyeux
A mon âme, attentive aux choses qu'elle espère,
Depuis ce soir d'automne, où tu pris mon adieu,
Comme un bien sans retour, entre mes mains légères,

Le tout jeune passé, qui garde notre amour,
Tel un gamin hardi, m'appelle quand je songe,
Pour bondir en riant vers l'indiscret séjour,
Que le vide en mon cœur justifie et prolonge...

Ce fut un de ces soirs, où le rire fait mal;
Où, profane, mêlant la poussière au ciel rose,
Paris, par ses odeurs, son cri de carnaval,
Communique à nos sens une ivresse morose,

Ce fut un de ces soirs maladifs où l'été
Vieilli, vient se pâmer aux lèvres de l'automne,
Où nous paraissent faux et sans réalité,
Les aveux qu'on reçoit, la peine que l'on donne.

Et n'as-tu pas senti que moi, j'exécutais,
Adaptés au décor, des gestes de fantoche,
Que le mot imprévu de mes lèvres tombait
Comme le glas confus et forcé d'une cloche?

Pendant que je parlais, ne comprenais-tu pas
Que je disais très haut la leçon raisonnable,
Pour laisser, en mon cœur, un regret pleurer bas.
Et, qu'au fond, je n'étais qu'une enfant incapable?

Une enfant de plaisir, tu le savais pourtant!
Un lac bleu se souvient de nos longues veillées,
Et d'avoir vu passer notre bonheur d'amants
Les routes de là-bas restent ensoleillées...

Le feu, bien mieux que l'eau, sait garder les secrets;
Écoute, au soir d'hiver, un cœur qui se confesse;
Nous porterons longtemps le deuil de nos regrets,
Pour n'avoir pas connu le froid, ni la détresse.

Ma main était trop faible et n'aurait pas osé...
C'était une autre main qui dénoua nos vies,
Et je souffre d'un mal que je n'ai pas causé,
Que chaque jour accroît de sa mélancolie...

LE DIEU

L'Éros, pour moi, c'est tout l'amour, ô mon aimé,
C'est l'âme qui s'épanche et le corps qui se livre,
C'est le dieu généreux qui nous donne de vivre,
La fureur qui terrasse après avoir formé.

C'est dans la coupe, un vin fatal et qui rend ivre,
Où boivent les amants au cœur prédestiné;
Et c'est l'unique dieu que je professe inné,
Auquel mon corps sert de Parole et sert de Livre.

Pour toi, l'amour, c'est cet abbé dont Camargo
Dût entendre un beau soir le langage... bigot,
Car tu vins de Cythère, aux côtés de Verlaine ;

Et ton désir s'en va, chercheur et libertin,
Se perdre dans l'abîme où l'attend son destin,
Ce pendant que, rieur, Éros paraît en scène.

L'ABANDON

La vie est une faim constante et formidable,
La vie est une lutte en face du bonheur.
Vois, les mets savoureux qui fument sur les tables.
Aux meilleurs appétits promettent le meilleur.
La vie est une faim constante et formidable.

Change ta main en griffe et saisis la pâture,
Sois aigu, violent, armé de cruauté.
Les actes déchaînés qu'ordonne la nature,
Sont mille fois plus grands que la passivité.
Change ta main en griffe et saisis la pâture.

O toi, cœur ingénu, sans force et sans ressource,
D'un ridicule orgueil tu te vantes toujours;
Et restes dans l'attente inerte qu'une source
Vienne apaiser ta soif d'harmonie et d'amour.
O toi, cœur ingénu, sans force et sans ressource.

Ta plainte sympathique et pourtant anodine,
Les hommes l'entendront, mais sans te secourir.
Les uns t'apporteront un bol de médecine,
Et les autres viendront te regarder mourir.
Ta plainte sympathique et pourtant anodine...

Je ne veux pas lier mon char à ta défaite,
Ni cramponner ma main à ton fragile appui;
Là-bas, je sais, m'attend Celui que je souhaite,
Le Soutien de mes jours et l'Amant de mes nuits,
Je ne veux pas lier mon char à ta défaite!

Adieu ! pardonne-moi ce cœur, fou d'espérance,
Ces yeux illuminés d'une belle clarté.
Laisse ma chair joyeuse aimer sa délivrance,
Ne retiens plus mes mains, ivres de liberté.
Adieu ! pardonne-moi ce cœur, fou d'espérance.

BERCEUSE

Ton cœur inassouvi demande l'impossible,
Je le devine injuste, anxieux, méfiant.
Je sais qu'il doit souffrir pour être trop sensible,
Et que c'est un malade, et que c'est un enfant.

Je voudrais le bercer de chansons éternelles,
Je voudrais l'entourer de calme et de chaleur.
Mon âme, pour lui seul, se ferait maternelle,
Pour que, blotti contre elle, il perdît sa douleur.

Et je lui parlerais d'une voix lente et sûre,
Pendant qu'il se plaindrait et gémirait tout bas;
Je saurais bien trouver le mot qui le rassure,
La caresse et l'accent, qui ne le troublent pas.

Ma volonté serait si forte de lui plaire,
Je craindrais tant l'écueil des réveils ombrageux,
Qu'à jamais confiant, il me laisserait faire,
Se sachant embarqué vers les pays heureux.

Dans mes yeux prometteurs, les délices passées
Tendraient en souriant un doigt vers l'avenir,
Et l'espoir entrerait dans ton âme apaisée,
En tête du cortège ému des souvenirs!

L'AMOUR GRANDISSANT

Et l'amour qui jouait sous la bonté des cieux.
A. de Noailles.

Il faut rentrer l'Amour, voici l'hiver morose,
Roulons auprès du feu son fauteuil enfantin,
Et mettons nos deux cœurs en ses petites mains,
Afin que les jouets y succèdent aux roses.

Et pour lui rappeler la bonne odeur des choses,
La douce exhalaison des soirs et des matins,
Réveillons la maison, où tout dort et repose,
Par le rire des fleurs qui restent au jardin.

A nous de le veiller, à la lueur de l'âtre,
Lui, qui pendant l'été, fut notre jeune pâtre;
Qu'il calme encor sa faim du miel de nos baisers.

Hélas! en grandissant, il aura moins de charmes!
Mon aimé, craignons l'heure où, muni de ses armes,
L'amour ne jouera plus avec nos cœurs blessés...

O TOI, MA FORCE JOYEUSE...

O toi, ma Force joyeuse,
Voici mes mains, guide-moi,
Et voici mon âme heureuse,
Belle et parée en ta foi.

Et voici ma confiance
Au fond de mon regard clair.
Mon être vers toi s'élance,
Vif et vibrant comme l'air.

La montagne est élevée,
Qu'importe à nos cœurs hautains !
Nous sommes l'âpre levée
Dans le jeune et chaud matin.

Le rire est notre fanfare,
L'orgueil est notre étendard.
Loin des craintifs qui s'effarent,
Silencieux et hagards,

Nous montons dans la lumière,
Tranquilles et sûrs de nous,
Sans regarder en arrière,
Droits et vaillants, jusqu'au bout.

Sans cesse l'amour ranime
Le foyer de notre ardeur ;
Brûlera-t-il sur la cime,
Comme il flamboyait ailleurs ?

Ne me laisse pas en route
Pour rendre ton cœur léger,
Je serais folle de doute,
Sans toi pour me protéger.

Parfois, quand je songe et scrute
L'épaisseur de l'inconnu,
Je frémis devant la lutte,
Sentant mon être menu.

Alors ta main dans la mienne,
Me rend la force et l'espoir,
Il faut que tu me soutiennes,
Pour aimer et pour vouloir.

Je veux, ma Force joyeuse,
M'accroître encor de ta foi,
Afin que mon âme heureuse,
Le reste longtemps par toi !

LA QUESTION

Ta pensée est comme un étau,
Autour de ma propre pensée
Et la tient, vivante, enserrée,

O toi, cruelle inapaisée,
Va-t-en ailleurs livrer l'assaut !

Ta pensée est comme un marteau,

Qui frappe sur mon âme en peine,
A la recherche d'un bruit faux,
Dans l'espoir craintif d'un défaut.

O toi, cruelle inapaisée,
Va-t-en ailleurs livrer l'assaut!

Mon âme est une belle reine

Prête à mourir sur l'échafaud
En sa fierté muette et pâle...

O toi, cruelle inapaisée,
Va-t-en ailleurs livrer l'assaut!

C'est une douloureuse opale,
Plus précieuse qu'il ne faut.

Et ta pensée est l'écrin souple
Qui dans son velours mol et chaud,
Étouffe le divin joyau.

O toi, cruelle inapaisée
Va-t-en ailleurs livrer l'assaut !

Mais gare ! haïssant l'accouple,

Où ne se plaisent que les sots,
Mon âme, un jour, chienne agacée,
S'affranchira de ta pensée
Par le plus périlleux des sauts.

O toi, cruelle inapaisée
Va-t-en ailleurs livrer l'assaut !

MES YEUX SONT TA HANTISE

Mes yeux sont ta hantise,
Un terrain vaste et creux,
Où lourdement s'enlise
Ton grand cœur hasardeux.

Sur leur sol de paresse,
Tu marches à grands pas,
Ivre de la promesse
Qu'ils n'accompliront pas.

Cependant, rien n'exprime
En eux, le nonchaloir,
Incomparables mimes,
Ils ont l'air de **vouloir**,

Desseins inavouables,
Ingrats et vils projets,
Visant un seul objet :
Ton désir inlassable.

O grand cœur hasardeux,
Fidèle à sa hantise,
Prends garde au terrain creux
Qui fortement t'enlise...

PROGRAMME

Et tu n'es pas venu ce soir au temps si doux,
Où naissent les désirs d'amour et de caresses;
Où la chair, adonnée aux divines paresses,
Brille comme un joyau qu'on adore à genoux.

La lune, raccrochant en nous des besoins fous,
Exalte notre corps aux rites de la messe,
Et les fervents d'amour, impudiques et soûls,
Pour avouer leur cœur se rendent à confesse.

Nos yeux auraient d'abord auprès de la croisée,
Contemplé la nature à la face apaisée.
Mon cher! rien n'est banal comme les soirs d'amour!

L'heure n'a sa beauté qu'à force d'être brève;
Une chanson connue évoquera le rêve
Qui doit s'évanouir à la clarté du jour...

PUÉRILITÉ

Ce soir-là, j'eus mon rêve en face d'un tableau,
Image tendre et juvénile,
D'une fillette nue et frileuse, dont l'eau
Baignait les petits pieds graciles.

Les jambes, frêles comme la tige des fleurs,
Traversaient l'eau telle une sonde,
Le jeune corps semblait, blotti dans sa chaleur,
Tour à tour fuir et chercher l'onde.

Les boucles d'or tombaient, folles de liberté,
Le long de la face enfantine,
Aspirant, sans l'atteindre, au triangle sacré
Du jeune sexe qu'on devine.

Les yeux avaient grandi par la sensation
Énervante de la froidure,
Et, croisés sur les seins, pudiques et mignons,
Les deux bras faisaient couverture.

Et j'ai senti, voyant cette contraction
En sa candeur tant émouvante,
Frémir, naïf et nu, de ce même frisson
Mon cœur que la vie épouvante.

VÉRITÉ

Le monde, ce bourgeois dont rit notre grand cœur.
Veut que nous, les deux fous pervers dont il se moque,
Affublions nos corps d'une menteuse loque,
Et notre intime dénuement d'un air blagueur.

Cet ordre impérieux ne rencontre aucun blâme,
Car notre rire froid n'est pas un rire expert,
Et nous portons en nous une jeunesse d'âme,
Qui jamais ne s'acquiert et jamais ne se perd.

Pour nous si simples et hostiles à l'apôtre,
La franchise du cœur et du corps, c'est l'amour.
Joyeux en nous retrouvant nus, l'un devant l'autre,
L'impudeur de nos nuits se souvient de nos jours.

Nous n'imiterons point la bruyante bravade
Que vous jette parfois la seule vanité,
Troupeau des éblouis qui crains la Vérité !
Le geste de l'effort nous paraît triste et fade.

Et si, forcés d'avoir recours à ceux qui mentent,
Nous sortons déguisés, en pleurant sur le seuil,
La fidèle Maison, s'obstinant dans l'attente,
En sa réflexion, nous prépare un accueil.

Elle nous vit partir, à l'abri sous le masque,
Le corps couvert d'habits hostiles et pesants ;
Mais sans sourire de l'accoutrement fantasque,
La Maison nous a plaints, car elle nous comprend.

Elle a soin de laisser ouvertes les armoires,
Où nous renfermerons tout le faste hideux,
Quand nous retournerons, tristes bouffons, des foires
Au sein de ce bonheur qui n'est que pour nous deux.

Quand nous retournerons, fiévreux de la tourmente,
Que le monde mesquin inflige à notre cœur,
Et semblerons avoir, toi l'amant, moi l'amante,
Oublié que nous existons pour le bonheur.

Alors le petit coin, paré de glaces claires,
Paré de jour ardent, nous rappelle au devoir :
Au culte vénéré des formes et lumières
Que l'on défend toujours parce qu'on n'ose **voir.**

Et tout, autour de nous, vers la Beauté revue,
Vers le contentement de nos cœurs apaisés,
Vers nos deux nudités, chantant la bienvenue,
Pour célébrer l'accueil, appelle les baisers.

LE FACTEUR

J'attends comme on attend derrière une fenêtre,
Que, dans le chemin creux, paraisse le facteur.
Sans honte de la faim qu'ils laissent apparaître,
Mes yeux explorent l'inconnu, dont ils ont peur.
Un mal vient sur la route, ou bien cette nouvelle,
Qui changera ma vie et la rendra si belle...
...J'écoute dans mon Être une porte s'ouvrir,
Pendant que, sur le seuil, un cœur se penche avide.

Mais rien ne vient encor, la route est blanche et vide,
Et mon espoir navré se résigne à mourir.

. . . .

Et quand tu m'as écrit, ô mon aimé, pourquoi
N'as-tu trouvé le mot qu'implore mon émoi,
Que ne me donnas-tu la phrase qui rassure!
Je suis reconnaissante, et l'ancienne blessure,
Chaque fois que tu veux, guérit pour quelque temps :
Mais tu craindrais de la panser et je comprends;
Le sou qu'on jette au pauvre est un bienfait sans l'être,
Comme, pour moi, l'espoir le serait dans ta lettre :
N'en donne pas, si tu n'en peux donner assez...
A demain! l'heure est morte et le facteur passé.

TRAHISON

I

J'espérais que c'était fini, que notre vie
Allait entrer enfin dans son paisible cours.
Souvent on croit réel ce dont on a l'envie,
Et les illusions nous berceront toujours.

Je me fiais dès lors à notre heure prochaine,
Pendant que j'assemblais pour te les lire un soir,
Mes anciens vers d'amour, mes anciens vers de haine..
Nous les aurions brûlés, et comme par devoir.

Le calme de nos cœurs me semblait un présage;
Leur beau contentement me suffisait. Hélas!
Seul un enfant promet qu'il sera toujours sage,
Et sourit au bonheur, même s'il n'est pas là.

Ma confiance en toi n'a pas été trahie;
Si pourtant j'ai connu l'âpre nécessité
De payer le bonheur que réclame ma vie,
C'est que tout ici-bas foule la dignité.

C'est que tout ici-bas pousse l'homme au mensonge;
Un lourd brouillard ternit la clarté de nos jours,
La vie ainsi menée a la valeur des songes,
Où les chemins directs sont les plus longs détours.

Je suivrai, moi aussi, les routes incertaines,
Docile tu viendras, où, seul, tu n'eusse été,
Pour qu'un jour nous sentions, faibles âmes humaines,
Qu'au sein de tout bonheur gît une lâcheté.

II

Mon cœur n'a que vingt ans, et je l'avais cru sage,
Attaché fortement au même objet d'amour.
Tel un oiseau captif et qui se plait en cage,
J'estimais que mon cœur y vivrait pour toujours.
Mon cœur n'a que vingt ans, et je l'avais cru sage!

Mon corps, je le sais bien, est un gamin folâtre
Qui jette vers la vie un provocant appel.
Volage enfant, laissant la sûreté de l'âtre,
Pour la scène du monde où tout est irréel.
Mon corps, je le sais bien, est un gamin folâtre!

Ils s'accordaient. Mon sage cœur était si large,
A l'autre promettant tous les divins plaisirs,
Et voulant s'imposer à lui-même la charge
De refréner l'élan de ses mortels désirs.
Ils s'accordaient. Mon sage cœur était si large!

Mais dans le jour nouveau, voici mon cœur qui pleur
L'irraisonné regret de son prochain adieu
Vient de troubler soudain la paix douce de l'heure,
Et mêler le venin au baume d'un aveu.
Mais dans le jour nouveau, voici mon cœur qui pleur

Et voici qu'en mon corps le fol besoin s'apaise
De courir, éperdu, vers un nouveau destin.
Telle, alourdie au bord de la fleur qu'elle baise
L'abeille, ivre s'attarde et cuve son butin.
Et voici qu'en mon corps, le fol besoin s'apaise...

Cœur triste et corps rêveur, ah! c'était bien la peine!
Mais puisque rien n'opprime un jeune renouveau,
Laissez-vous embraser par l'amoureuse haleine,
Et gardez le secret dont votre vie est pleine,
La honte est à l'amour le plus sûr des tombeaux;
Cœur triste et corps rêveur, ah! c'était bien la peine!...

II

LA COMMEDIA DELL'ARTE

DÉFILÉ

Dans un décor qui ne serait pas de Shakspeare,
Et n'aurait de Watteau que le charme indécis,
Ils viendraient tous, les personnages de jadis,
Mimer sur les tréteaux, le meilleur et le pire.

Voici d'abord, suant l'universel mépris,
Le très docte docteur, cet âne de Bologne,
Nous baragouinant, sans aucune vergogne,
Les préceptes latins qu'il n'a jamais compris.

A la suite, voyez, Mesdames, if you please,
Plus noir de la simarre et du noir pantalon,
L'avare et vaniteux « messer » du même nom,
Envoyé par le rire argentin de Venise.

Miles gloriosus! salut au capitan,
Dont la moustache en croc souligne la bravade,
Cette ombre qui le suit, c'est la fanfaronnade!
Il vous en dirait long, sans vous en dire autant.

Par la laideur, petits-neveux de la Méduse,
Pierrots et Arlequins, apportent leurs lazzis,
Sautant et gambadant, comme un essaim de ruses,
Ou comme des enfants, restés longtemps assis.

Enfin voici venir des rives de Cythère,
Quelques couples charmants, qui semblent minauder
Un air en sol majeur, et pourront nous aider
A compliquer l'intrigue et troubler le mystère.

Pour terminer, l'agent qui tout cela combine,
Le soleil, don gratuit de l'Italie en fleur,
Met sur la scène dans un rayon de chaleur,
Son enfant favori, la blonde Colombine.

Alors tout est parfait; ils n'ont plus qu'à jouer.
La scène est prête avec les masques et les rires;
Le bon public, dispos, ne songe qu'à médire,
Quant aux acteurs, ils ne songent qu'à bafouer.

Qu'attendent-ils?... Une âme a jeté son sanglot.
La troupe, en chœur, pâlit, pressentant l'infortune.
Qu'on se rassure! un rien, quelqu'infâme Pierrot,
S'imaginant encor de demander la lune!

Pour qu'il se taise on cède, et Pierrot, de ses yeux,
La dévore amoureusement comme une tarte.
Et nos acteurs, ravis de voir Pierrot joyeux,
Vont vous donner, enfin, la Commedia dell'Arte.

LES NAÏFS

Muscadin et la cornemuse
Font entendre des sons affreux,
Pierrot vient apporter ses vœux
Passés par le tamis des muses.

Ils ont d'ailleurs pour seule excuse,
D'être éperdûment amoureux
De Colombine et de ses yeux,
Ces chastes dépôts de la ruse.

Au vil pays des songe-creux
Tout homme de son cœur abuse
En rêvant d'un bonheur à deux...
Pourvu que les enfants s'amusent!

LES PIERROTS

Malgré leurs grosses voix d'Hercule
Sortant de leurs grands cols de tulle
Ils ne sont pas trop ridicules.

Ils ont un air d'humilité
Qu'ils semblent avoir adopté
Pour plaire à la postérité.

Devant les filles de Cassandre
Ils font parfois les pseudo-tendres
De façon à n'y rien comprendre,

Car c'est le rôle des Pierrots
D'être balourds et d'être sots
Et d'avoir des chagrins si gros

Au fond de leurs pâles prunelles,
Qu'ils parviennent à navrer celles
Dont l'âme n'est qu'un frisson d'ailes.

ÉTHER

Sur le balcon enguirlandé
De roses et de chèvrefeuille,
Le rire d'Isabelle accueille
La fleur de leur amour guindé.

Ils sont ce que sont sur la Terre
Tous les amants de qualité,
Dont l'existence est éphémère,
La raison d'être, vanité.

Le jour même où finit l'été,
Le flacon de leur cœur se brise,
Et leur amour se vaporise,
Comme s'il n'eût jamais été.

LES TABLETTES

Sylvia cherche la formule
Qui charmera le bien-aimé,
Et son pied joue avec la mule
Dans l'attente du bout-rimé.

Le regard est pétri de rêve,
Et de la plus douce langueur,
Les doigts semblent faire une trêve
Pour écouter parler le cœur.

Alors, la voyant telle, en route
Pour l'île ardente de Vénus,
Des esprits, fort malins sans doute,
Sur les tablettes sont venus

Inscrire, usant des mêmes rimes.
La réponse en vers de l'amant!
Et pour dramatiser le crime,
Ont fait paraître à ce moment

Cinthio devant sa rêveuse.
« Pardon, chère! ah! je tombe mal?...
— Mais, non, je vous jure... — Menteuse,
Ces vers!... — Ces vers? — Pour mon rival,

Sans aucun doute vous les fîtes! »
Et de la belle qui l'aimait,
Voyant la mine déconfite,
Il l'abandonne à tout jamais.

JEU D'INGÉNUES

A Colombine, la rieuse,
Isabelle ose confier
— Et l'autre de se récrier —
Qu'elle n'a point l'âme amoureuse.

Nous allons voir! vite, un manteau,
Un chapeau d'homme et la perruque;
Mademoiselle, votre nuque,
Ne pâlira pas de sitôt!

La voici chevalier errant,
Après avoir été soubrette;
Et qui s'en vient conter fleurette,
A l'orgueilleuse, en soupirant.

Tombe à genoux et baise même,
Sans aucun signe d'embarras,
La main, le poignet et le bras,
Tout en lui disant : « Je vous aime ».

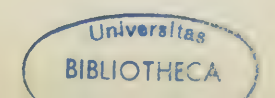
Bienveillante et sans résister,
L'autre sourit à la caresse,
Et soupire : « Ah! mais rien ne presse;
Tu ne devrais pas insister.

Assez! de grâce... quel dommage,
— La voix porte un léger frisson —
Que tu ne sois pas un garçon! »
Arrêtons ce cruel langage...

LA MAITRESSE ET LA CAMÉRISTE

« Toinon, habille-moi, dit-elle,
Pour qu'Arlequin, mon seul amour,
Me trouve mille fois plus belle
Qu'il ne me trouva l'autre jour! »

Mais Toinon lentement s'apprête
A travailler pour son malheur;
Et, parant l'autre pour la fête,
Voile de noir son propre cœur.



PARTAGE

Elle écoute, d'un air distrait,
Octavio gémir sur sa flamme,
Et sourit, suivant son attrait,
Au gai Flavio, car elle est femme...

Prudente et savante en amour,
Et dans l'art subtil de remettre,
Elle écarte de chaque jour
La peine de choisir un maître.

L'un lui paraît un bel amant,
Plein d'entrain, de fougue et de ruse,
L'autre un honnête soupirant,
A deux genoux devant sa muse.

Pourtant, voici que, las d'attendre,
En cœurs forts qu'on ne peut leurrer,
Le libertin et l'amant tendre
Menacent de se retirer.

Alors ne trouvant rien de mieux
Pour conserver l'homme frivole,
Soudain docile et bénévole,
Elle se prête à tous les deux.

INUTILE ALERTE

Elle aima le fou
Et non pas le tendre,
Il fallait attendre...
Un cœur, quel ragoût!

Pour tant se méprendre
Dût-elle être soûle!
Un cœur, quel ragoût!
Il fallait attendre...

Mais hélas! Cassandre
Son père, sut tout,
Qu'elle aima le fou
Et non pas le tendre.

Comment se défendre
D'un juste courroux?
Car, hélas, Cassandre
Son père, sut tout.

Ce pauvre Léandre
Mourut à genoux,
Dût-il être soûl
Pour tant se méprendre!

Mais après le fou
Elle aima le tendre,
Ce pauvre Léandre
Mort à ses genoux.

Un cœur, quel ragoût!
La flamme, la cendre,
Il fallait attendre...
Il fallait attendre...

DIFFICULTÉ JOUÉE

Angélique, la chère affable,
A peur de l'amoureux emploi :
La raison seule obtient sa foi,
Le reste est pour elle une fable.

La belle la plus raisonnable
Souvent, d'un esprit bien étroit,
Bâtit son château sur le sable,
Et se plaît au milieu du froid.

Mais Arlequin, le faux aimable,
Qui ne veut attacher de poids
Qu'aux biens du lit et de la table,
Sourit derrière ses dix doigts.

Étant donné qu'il craint l'émoi,
L'amour jusqu'à présent l'accable.
Il a dessous un air capable,
Les exigences d'un grand roi.

Et s'approchant en connétable
Qui connaît la force des lois,
Il prend en une seule fois,
Tout ce qui semblait imprenable...

LES DEUX SANGLOTS

Le sanglot d'Arlequin
Est fait pour nous confondre;
Mais quand Pierrot s'effondre,
Mordu par un chagrin,

Nous sourions d'emblée
A ce piètre malheur;
La vie est malaisée
Pour ceux qui n'ont qu'un cœur...

III

LA RÉVOLTE

LES CONCESSIONS

Le soir s'installe au cœur de la chambre attentive…
A l'heure où la pensée que le silence active
Continue à creuser son durable sillon,
Trois petits coups frappés avec discrétion,
Me firent relever ma tête lourde et lasse.
Je ne reconnus pas la fillette sans grâce,
Émanant de la nuit comme un parfum secret ;
Et je cherchais en moi ce que m'apporterait
De triste ou de joyeux l'étrangère imprévue.

Ainsi sans m'étonner j'acceptai sa venue,
Comme en rêve on accueille avec simplicité
Tout ce qui est absurde et sans causalité.

L'enfant glissa vers moi pour me parler :
— Bonsoir!
Longtemps j'ai traîné le désir de te revoir;
Or, ce fardeau me pèse, et j'arrive, étant celle
Que jadis tu connus, mais qui ne te rappelle
Plus rien à cet instant... Tais-toi, tu feindrais mal!
Laisse-moi contempler ce visage fatal,
Où brûle et jaillit dans la pâleur des joues creuses,
Tel un fanal de vice, ardent et prometteur,
La rouge volupté des lèvres généreuses.
Où ces yeux ont-ils pris leur étrange grandeur,
Ces mains, la nonchalance extrême dont je rêve,
Cette tête, le blond orgueil du blé qui lève?
Tout ce que j'ai voulu, tu l'as réalisé.
Je vois la forme-idée, issue de mon baiser
A la Chimère; ainsi, tu m'appartiens! C'est moi
Qui t'ai créée en mon ardent et jeune émoi,

Et qui t'ai laissée vivre et lutter à ta guise.
Mais aujourd'hui je viens pour savoir ton secret,
Celui, que ton regard lointain et fier déguise.
Quelle force te rend, telle que tu parais?
La cruauté haineuse, ou bien l'indifférence
Distraite, la souplesse ou l'obstination,
L'intérêt puéril ou la grande science,
L'absence de scrupule ou l'orgueil, ce démon?
Es-tu franche ou menteuse, es-tu désabusée?
As-tu connu l'amour, et l'as-tu méprisée,
Ou follement aimée et servie avec art?
J'ignore tout de toi, de ta course effrénée,
Et tu es mon enfant, mais aussi mon aînée.
Car moi je suis restée au point de ton départ.
Quand mon appel allait vers ton âme hautaine,
Elle n'entendait pas la voix faible et lointaine,
Il fallait donc forcer ta mémoire et ton cœur.
Et me voici, vivante, émue, évocatrice,
Regarde, parle-moi, sois l'initiatrice,
Même ne devrais-tu qu'enseigner la douleur.

MOI

C'est toi, je reconnais mon enfance elle-même,
Et la naïveté dont j'ai longtemps vécu ;
Créature ingénue et sotte, mais que j'aime,
Comme un fier conquérant doit aimer le vaincu.
Je te regarde et peu à peu je me rappelle.
En m'étonnant d'avoir si longtemps oublié.
Voici que le présent a refermé son aile.
Devant les premiers jours où mon cœur fut lié.
Tu reparais et ta parole m'est connue ;
C'est l'ancienne chanson qui vient de l'autrefois.
Le silence a chassé tous les bruits de la rue,
Ta voix douce a couvert toutes les autres voix.
Et je suis obligée enfin de te répondre,
Puisque tu m'interroge avec tes yeux profonds ;
L'ironie et l'espoir paraissent s'y confondre,
Tu sauras tout, mon âme neuve, et ses raisons.
L'ignorance est encor le pire des poisons.

L'ENFANT

Quoi donc a fait de toi cette femme nouvelle?

MOI

La souffrance, l'orgueil et l'âpre volonté.
C'est la souffrance d'obéir, quoique rebelle.
C'est l'orgueil, la cachant sous un front révolté.
C'est le cœur, d'un désir de vengeance hanté.
Sais-tu que je ne vois désormais dans la vie.
Qu'un mensonge éternel, répété chaque jour,
A l'artificiel la nature asservie,
Et la dérision de ce qu'on nomme amour.
Regarde autour de toi. C'est la chambre, où je rêve
Après celui d'hier, au combat de demain.
L'ironie est l'armure, et l'orgueil est le glaive,
Ne te hasarde pas sans eux sur le chemin.
Tourne tes yeux d'enfant vers les hautes armoires.
Approche-toi. Je te permets de les ouvrir;
C'est l'arsenal magique aux sorcelleries noires.
Tout l'art d'agoniser, sans paraître souffrir.

Voici d'abord les fards; le rouge des sourires
Forcés, et de la fausse joie, et des aveux
Menteurs; le rouge, masque ardent des lèvres, pires
Pour simuler l'amour charnel que les beaux yeux.
Voici le blanc qui fait de la figure blême,
Un Pierrot immuable, insensible et moqueur;
Offrant aux voluptés sa face de carême.
Voici le noir, pour souligner de sa noirceur,
L'éclair du regard prompt, ensorceleur des hommes,
Et les masques, plus efficaces que les fards,
Frères de ce mensonge éternel que nous sommes,
Les masques froids, prévus, sans vie et sans hasard.
Il en est un pour chaque heure de notre vie;
Derrière l'infaillible et morne paravent,
Nous rions et pleurons à toute notre envie,
Mais les autres nous voient moqueurs, indifférents.
Masque tes yeux, cache ton cœur, farde ta bouche,
Et pour accompagner tout ce déguisement,
Dissimule le geste et l'allure farouche,
Sous l'insolence et sous l'ampleur du vêtement.
Manteau fleuri; manteau de fête et d'écarlate,

Majestueusement drapant l'orgueil blessé;
Manteau noir et furtif qu'on revêt à la hâte,
Pour retourner en pèlerin vers le passé;
Cape d'Espagne, en rejet hardi sur l'épaule,
Avec le sombréro jusqu'aux yeux rabattus,
Robe blanche de la vierge jouant son rôle,
Pour vendre le plus cher possible sa vertu...
Masques, déguisements où le fard se prolonge,
Voilons-nous. L'âme nue est une obscénité.
Cachons sous un sourire, aigri par le mensonge,
Le navrement profond de l'orgueil révolté.
Rehaussons notre ennui d'un royal diadème,
Et recouvrons de fleurs ses lèvres aux coins bas.
Stimulons notre envie au delà d'elle-même,
Afin qu'elle nous serve et ne nous nuise pas.
Dissimulons l'amour, la colère et la haine,
Le mépris pour les sots et les vains importants,
Veillons que la Beauté ne berce ni n'entraîne
Notre enthousiasme ailé, si désireux d'élan!
Refrénons-nous par la crainte du ridicule,
Pour qu'on ne traite pas notre cœur d'ingénu;

L'homme de sens chétifs et de vœux minuscules,
Fort de son relatif, méconnaît l'absolu.
Gardons-nous froids, énigmatiques, immobiles,
Et d'un ricanement intérieur hantés,
Tout en semblant céder aux dogmes imbéciles,
Raidissons notre force et notre volonté.

L'enfant me dit : — Mais vivre ainsi, ce n'est pas vi

MOI

Si, c'est vivre, mais sans souffrir ni s'étonner.

L'ENFANT

Moi, je voudrais avoir un beau songe à poursuivre,
N'est-il pas doux de croire et de s'abandonner,
D'être amoureux, naïvement, comme on respire?

MOI

Toutes les passions te décevront un jour,
Toutes, à part l'orgueil. Garde-toi de la pire,

Si tu veux vivre libre, il faut tuer l'amour...

Elle me regardait, pensive, et sans rien dire,
J'étais fière de voir qu'elle ne pleurait pas.
Lorsque soudain ses yeux eurent un clair sourire,
— Regarde, j'ai raison! me dit-elle tout bas.
Elle me désignait une fleur merveilleuse,
Qui versait dans la chambre une lueur de sang;
Ses pétales gonflés d'une sève joyeuse,
Semblaient s'épanouir d'un fier et ferme élan.
— Quelle est donc cette fleur! me dit-elle ingénue,
Sa tige altière a-t-elle peur de se dresser?
N'est-elle pas vivante et n'est-elle pas nue?
Confiante au soleil qui vient la caresser?
J'hésitais à répondre, indécise, incapable
Pourtant, de fuir ses grands yeux interrogateurs.
— Cette fleur n'est-ce pas ton âme véritable,
Ta volonté de vivre, en dépit des erreurs?
Et je lui répondis :
— Ne l'avoue à personne;
Oui, j'ai gardé la fleur du rêve et de l'été.

Mais nul ne doit la voir, que toi qui me pardonnes;
C'est ma croyance chaude et belle à la Beauté,
A l'Amour, au Bonheur! et cette foi farouche,
Malgré tout, contre tous, me garde sans déchoir...

Et l'enfant se pencha pour me baiser la bouche,
Et me rendit mon âme ancienne pour un soir.

LA TOUR DE NESLE

J'aime voir varier les choses et les êtres,
Et proclamer demain le contraire d'hier;
Par bonds intermittents, voir la vie apparaître,
Avec la netteté succincte des éclairs.

Moi-même, je voudrais ressusciter, renaître,
Et, d'âme et de corps souple, en tous sens me plier,
Pour dominer toujours et toujours rester maître;
Apprendre immensément et beaucoup oublier...

Ah! qu'elle avait raison, l'orgueilleuse princesse,
Dont le cœur de ressource ignorait la faiblesse;
Et qui savait porter l'habituel ennui

De voir précipiter, ô sagesse cruelle,
Sur son ordre, du haut de cette tour de Nesle,
Dans le fleuve discret, l'amant de chaque nuit.

LE CRI DE L'ÊTRE

Dans leurs liens fictifs tristement retenues,
Elles ont l'œil pesant et le geste entravé,
Et cultivent l'amour des choses défendues
Dans les sombres égouts de leur cœur dépravé.

On les force à mentir dès l'âge le plus tendre,
A rire sous un masque, à pleurer sous le fard,
Et simulant toujours, à vivre pour attendre,
Que l'Ennemi survienne et l'attache à son char,

Dans sa conquête ardente elles forcent leur Être,
Et stimulent leur chair vers l'éveil du désir,
Mais l'autre est un esclave aussi puissant qu'un Maître,
Elles servent encore en croyant asservir.

C'est pour cet Autre qu'elles vivent sur la scène,
Où chacune a son rôle et son léger refrain,
Et rappelle ce singe à la grimace obscène,
Qui, dans les foires, danse au son du tambourin.

Contentes, elles rient à ceux qui les acclament,
Ayant fait un bonheur d'une nécessité,
Car elles ont fini par croire, pauvres âmes,
La rampe indispensable à leur pâle beauté.

Leur cœur est un amas d'émotions impures,
Où la chasse au succès a bousculé l'esprit.
Hélas, où donc es-tu, l'Ève de la nature?
Je cherche ton corps libre et l'orgueil de tes cris.

Existe-t-il le lieu, qui te cache et t'héberge,
Dédaigneuse du monde et des civilisés?
Ah! dis-moi ta retraite au fond des forêts vierges,
Et laisse dans ton sein mon cœur se reposer.

Sois douce à ma fatigue et berce ma paresse,
Je voudrais m'endormir avant de vivre encor.
Calme par le pouvoir de tes longues caresses,
Le dégoût de mon cœur, la fièvre de mon corps,

Vante-moi la beauté de ton divin refuge,
Dirige, à mon éveil, le chœur des vérités,
Démontre-moi l'erreur de ceux qui se croient juges,
Et répète bien haut que tout est vanité!

Rappelle Diogène et sa leçon cynique;
Dis qu'il faut aimer, boire et manger tout son soûl,
Dis que pour vivre heureux, il faut vivre impudique,
Ainsi que les enfants, les bêtes et les fous.

En me donnant ma part des immortelles choses,
Tu sèmes dans le sol fertile de mon cœur
Tous ces grains lumineux que ta sagesse arrose,
D'où sortiront un jour d'incomparables fleurs.

Peut-être, en t'écoutant prendrai-je ton courage,
De vivre solidaire avec la Liberté,
De vouer désormais mon âme trois fois sage,
Au culte du soleil et de la volupté.

De rester près de toi, me jugeras-tu digne,
Après m'avoir donné l'accueil des bienvenus?
Je jure de franchir jusqu'aux dernières lignes,
De fouler, sans remords, les terrains défendus.

Je jure de marcher, rejetant le mystère,
Sur les chemins qu'un monde ignorant a honnis,
D'abandonner mon corps aux fleuves de Cythère,
De gagner sans détour les infâmes pays.

Je jure de servir ma nudité rebelle,
Qu'opprime tristement un cruel appareil,
Et de la rendre saine et de la rendre belle,
En l'exhibant sans honte en face du soleil.

Mais avant de rentrer dans l'immense nature,
Laisse, que je m'endorme entre tes bras puissants.
Attache autour de moi ta longue chevelure,
Et penche ton front pur vers mon sommeil d'enfant,

Pour que je puise un jour, dans ta fervente étreinte
La force d'accorder mon absolution,
A celles qui, là-bas, vivent dans la contrainte,
Et souffrent, sans rougir, leur domination.

PARESSE

Toutes les voluptés viendront vers moi ce jour;
Avec tes yeux de chienne en quête de l'amour,
Esclave, apporte-moi les chansons et l'eau vive,
Mes pieds ne pourront pas traîner jusqu'à la rive;
Esclave, apporte-moi les chansons et l'eau vive.

L'amoureuse paresse, à pattes de velours,
S'est glissée en mon corps et le laisse si lourd.
Esclave, par tes mains, tes longues mains lascives,
La vague du plaisir le mène à la dérive;
Esclave, par tes mains, tes longues mains lascives.

Le soleil, picotant les choses alentour,
Délecte ma chair nue au milieu des étoffes;
La parole est donnée, esclave, aux philosophes.
Il faut soigner la chair et l'esprit tour à tour;
La parole est donnée, esclave, aux philosophes.

Ainsi, m'imaginant que les instants sont courts,
Où nous vaquons, sur terre, à nos béatitudes,
J'alterne les baisers et les heures d'étude;...
L'âme veut la sagesse et le corps veut l'amour;
J'alterne les baisers et les heures d'étude...

LA DANSE DES FEMMES

Mon rire, comme fou, le jour où j'étais lasse,
Entra dans ton harem, joyeux et trop peuplé.
Mais mon orgueil pâlit devant la porte basse...
Et parlait à mon cœur, ce cœur inconsolé,
Lentement revenu de la terre stérile,
Où d'un élan naïf il s'était envolé.
Et mon cœur t'observait dans un silence hostile.

Je fus la Favorite, en dernière venue,
Mais, après le baiser, je sentais ton regard,
Se glisser vers la chair de tes esclaves nues,
Car le désir de l'homme obéit au hasard.
Tel, la lampe qui meurt et nous laisse dans l'ombre,
Tel, le feu qui décline en un reflet blafard,
Refroidissant nos cœurs au cœur mort de la chambre,
Ton désir, ton frivole et fugitif désir ;
Et dans nos corps, tes fleurs, offertes et pâmées,
Tu puisais tour à tour l'âcre miel du plaisir.

Or, la voix de l'Orgueil : O pauvre âme entamée
Qui te soumets, docile, au partage infâmant,
Je t'apprendrai la joie d'être la seule aimée !
Et mon âme hurlait sous un rythme cinglant,
Et mon corps, alourdi parmi la tiède enceinte,
Frappé de sa douleur, se dressait lentement.

J'ai refusé, dès lors, l'aumône d'une étreinte
Que d'autres imploraient d'un regard enivré ;

Et lorsqu'en tes yeux d'or, le voile de la crainte
Te révélait la proie facile de ma feinte,
J'imaginai la danse où mon être a sombré.

Danser éperdument pour attirer l'amour,
Danser, pour procurer à vos âmes oisives,
Cette coupe d'ivresse où se perdent les jours,
Ce seul contentement, à votre chair lascive;

Étaler la beauté sous d'indignes regards,
Où la vanité siège avec son sens critique;
Sans cesse, stimuler vers d'autres avatars,
Un corps exsangue et doux, aux langueurs nostalgiques.

D'un esprit qu'on déguise en frivole démon,
Présider au festin malicieux des ruses;
Continuellement nourrir la Trahison
En un cœur excédé qu'elle ronge et qu'elle use;

S'avilir lâchement en torturant autrui,
Par le supplice infâme, angoissant du Mensonge :
Précipiter les jours d'activité sans fruit,
Loin de la solitude où mûrissent les songes.

Voir changer l'homme en bête, et connaître cet art,
Dont abusait jadis une nymphe cynique,
Pour retrouver parfois dans le calme et l'écart
De la vierge Artémis, l'âme et le corps pudiques.

Avoir, pour enchaîner un corps fort de héros,
Les bras insinuants et blonds de Cléopâtre ;
Se mourir, attentive aux appels de Sapho,
Dans l'effort d'un baiser doucement opiniâtre.

Être cruelle et souple ainsi que Dalila,
Avec le cœur léger d'Hélène la Divine ;
Nouvelles Salomés, porter avec éclat,
La monstruosité dans une âme enfantine,

Le voilà, votre rôle, ô celles de Toujours,
Corps avides, sans cœur, qui suscitez l'envie ;
O Vous qui cherchez l'homme à cause de l'amour,
Ce grand rôle est l'écueil où sombre votre vie.

LE FANAL

Comme une lourde chaîne à ma fluette épaule,
J'ai traîné le fardeau de mon pays natal.
Pleurant avec son uniforme ciel de tôle,
Ma jeunesse a frémi sous son vent glacial.

Déjà criait en moi l'ardente nostalgie
D'un sol chaud, coloré, riche en parfums grisants,
Où toute la nature évoquerait l'orgie...
Les terres du soleil hantaient mon cœur d'enfant.

Loin de la morne ville où j'allais à l'école,
Le long de ses canaux muets et ténébreux,
Que la pluie et la neige et la bise désolent,
Loin du pays où végétèrent mes aïeux,

Au delà de ce cadre étroit, décent et terne,
Qui convenait si bien à leur rêve bourgeois,
De la douleur cachée et du plaisir interne,
Au delà d'un bonheur paisible et villageois,

J'ai souhaité de vivre et d'aimer sans mesure,
Dans la tiédeur nocturne et dans les clairs matins,
De suivre librement l'élan de ma nature,
Qui grelottait de froid parmi les feux éteints.

Je maudissais alors, puritaine Hollande,
La morgue et la rigueur farouche de tes fils,
Auxquels j'ai dû cacher, comme une contrebande,
Mon cœur exaspéré, plein d'orgueilleux défi.

Et dans l'obscure et grise tour de ma tristesse,
Une lampe veillait et brûlait par mes soins,
Versant à ma songeuse et craintive jeunesse,
L'avivante lueur dont elle avait besoin.

Comme un trésor en moi, je gardais l'espérance,
De m'en aller là-bas vers la claire Cité,
Même en vous ignorant, je vous aimais, ma France,
A cause de Paris, ville d'intensité.

Ses échos scandaleux, le luxe de ses femmes,
Et l'éclat merveilleux qu'elle prête aux grands noms,
Éblouirent longtemps la candeur de mon âme,
Désireuse de choir dans l'abîme sans fond.

Sa voix perverse et douce et ses grâces de reine,
M'ont rendue amoureuse à l'âge de douze ans.
Et, tel un page ému, je vénérai sa traîne,
Cette traîne si longue aux dessins surprenants,

Mon instinct pressentit les secrètes délices,
Et les folles amours qu'elle cache et permet.
Son âme complaisante et son rire complice,
Et son œil prometteur qui ne trompe jamais.

O Paris, courtisane aguichante et vénale,
Je connais aujourd'hui ton ciel et ton enfer,
J'ai vécu de tes joies faciles et banales,
Goûté tes voluptés dont le suc est amer.

Et je pressens aussi que j'aurai le courage,
D'arracher ma pensée à ton obsession,
Que devant ta beauté je demeurerai sage :
Prendre sans être pris, est la dure leçon.

Je ne veux voir en toi que la bonne lumière
Que de loin, j'adorais lorsque j'étais enfant.
Je veux que ton fanal, sans m'aveugler, m'éclaire
Et me laisse voguer d'un esprit confiant.

A peine ma raison a-t-elle dit : Prudence !
Et mon âme orgueilleuse, ardente à se cabrer,
Déjà, sent qu'elle aura toute la résistance
Qu'il faudra, pour ne pas s'avilir ni sombrer.

Jamais je ne verrai ma folie abusée
Danser sur des chemins qui ne vont nulle part.
Mes pères de là-bas, au pays des musées,
M'ont légué leur cœur dur, vaillant et sans écart.

Je sais, malgré la rouge ardeur qui le dévore,
Ce cœur, qu'il est parfois d'un peu de gris voilé,
Nuance du pays que la brume colore,
Que pénètre sans cesse un vent âcre et salé.

Je sens que sa tristesse est en moi demeurée,
Et j'ai gardé l'amour du silence pensif ;
Le nostalgique ennui des choses ignorées
Ne cèdera jamais au bonheur décisif.

J'ai beau t'aimer, Paris, et comprendre ton charme
Il faut que j'obéisse à mon hérédité,
L'infaillible raison, puissante comme une arme
Marchera sans fléchir, avec ma volonté.

SAGESSE

Lorsque nous devons vivre et mourir dans les villes,
Où l'homme, en soi, sent battre un cœur faible et banal ;
Que nous devons, à son ordre muet dociles,
Juger son bien, le nôtre, et son mal, notre mal,

Et mêler notre voix au chœur des imbéciles,
Et poursuivre avec tous la pâle vanité,
Et diviser le temps en heures puériles,
Et faire un cas de mort d'une inutilité,

N'est-il pas noble alors, de rire, et que la honte
De condescendre, en nous s'abstienne de rougir !
Servons, mais avec l'air de nous enorgueillir.

Et d'un pied qui les suit, d'un cœur qui les affronte.
Soyons, parmi les rangs des hommes superflus,
Les solitaires, et les sages absolus.

L'IMPOSSIBLE

Le jour où ma folie agite l'aile noire,
Je découvre l'abîme où je devrai sombrer.
Là-bas, sur l'autre bord, jaillit l'éclat des foires,
Vers où tend mon vouloir d'un arc dur et cambré.

Le bonheur n'est point là, quoi qu'en dise mon rêve,
Hélas, je le situe où jamais je ne suis.
Ma vie a commencé, continue et s'achève,
Dans l'ivre pourchasser d'un oiseau bleu qui fuit.

Je voudrais que mon être, enfin calmé, demeure,
Et s'installe au sein mol de la réalité;
Dédaignant la beauté passagère de l'heure,
A force de paresse et de satiété.

LE COURAGE

Je crois que pour avoir une âme toute nue,
Une âme sans recoins et sans secrets cachots,
Pour recéler la vie en ses impurs dépôts,
Une âme largement au soleil étendue ;

Dont le fixe regard ne clignote jamais
Devant le pénétrant affront de la lumière,
Mais qui la boit, avide, et se l'arroge entière,
Pour consoler la nuit des autres d'un reflet,

Une âme qui serait une éponge gonflée,
Un phare généreux, un fruit rempli de suc,
Joyeuse de donner après avoir reçu,
Et non point un stérile et morne mausolée,

Je crois que pour avoir cette âme, nous devons
Délivrer notre esprit de tout ce qui l'entrave,
Et balayer en lui les gênantes épaves,
Dont on ne connaît plus les causes ni le nom.

Nous, les anciens amants des croyances moroses,
Accueillons-en une autre au visage joyeux.
Qui de son doigt léger. en nous ouvrant les yeux,
Changera la valeur des êtres et des choses.

Elle nous guidera dans le palais fortuit.
Où d'autres vérités promèneront leur face;
Son chant candide et sûr étonnera les masses,
Quand sa voix volera vers elles dans la nuit :

« O mortels ténébreux, vous n'avez pas connu
La solitude bonne et douce et maternelle,
Où l'âme a le pouvoir du sourire et des ailes,
Et, prête à s'envoler, avance à pas menus.

Vous guidez mal en vous la belle activité,
Et comme un chat gourmand que la faim rend avide,
Regarde s'avancer une souris timide,
Et veut saisir la proie, et bondit à côté,

Le désir que vos cœurs inassouvis propagent,
S'attaque aux vains plaisirs, adhère aux chagrins faux,
Et votre esprit s'adonne à l'art des jeux de mots,
Pour avoir oublié le vrai sens du langage.

Vous avez lâchement, pour tromper votre ardeur,
Vulgarisé l'amour et vidé votre cave,
Sans connaître jamais la douceur d'être grave,
Et de rêver, le front penché sur votre cœur.

Vous vous assoupissez par d'éternels refrains,
Et vous dormez très bien sur la couche des autres,
Sur celle où s'étendit le bénévole Apôtre,
Que depuis longtemps l'homme accepte pour parrai

Vous insultez en vous la puissante nature,
En l'empêchant de vivre et d'aller à ses fins,
Et vous vous trémoussez dans un monde badin.
Alambiqué comme une lettre de Voiture...

Il faudrait, rose et nu, dans un bain de lumière,
Vous coucher sur le sable en face de la mer,
Pour que le ciel hardi, la brise au goût amer,
Fouettent dans votre cœur les passions sincères.

La vague impétueuse et surmontant l'écueil,
La sourde activité de l'onde et de la houle,
Cette eau qui se relève après qu'elle s'écroule,
Sont toute une leçon d'endurance et d'orgueil.

Ce pendant que, brûlant d'un rêve pacifique,
La plage souple et jaune, et qu'enfièvre l'été,
Insinuera la chaude et forte volonté
Dans vos corps, allongés sur son sable impudique.

Le vent âcre et léger, irrité par le sel,
A vos sens alanguis viendra souffler l'alerte,
Pendant que votre esprit, réveillé mais inerte,
Comprendra de la mer le stimulant appel.

La nature, à la fois candide et courageuse,
Associe hardiment le triomphe à l'effort,
La claire vérité fuit toute âme peureuse,
Et celui qui veut vivre, est toujours le plus fort. »

A MA FOLLE JEUNESSE

J'ai cheminé longtemps à la chaîne des heures,
Sans songer à tracer moi-même le parcours;
Pour n'avoir pas quitté le rêve et la demeure,
Ma jeunesse pleurait aux portes de l'amour.

Ah! ma pauvre jeunesse éperdue, exaltée!
Je t'entends sangloter dans le passé navrant;
Ton éternel désir des choses ignorées
Était un lourd fardeau pour mon âme d'enfant.

Ton ardeur maudissait l'insuffisant théâtre,
Et le foyer glacial qui la faisait languir;
Loin des pays brumeux où le ciel est grisâtre,
Tu voulais t'envoler pour vivre et conquérir!

Et dis-moi, maintenant que la fiévreuse ville
T'héberge en sa chaleur et son bourdonnement,
Qu'elle étend sous tes pieds une terre fertile,
Et semble te vouloir lier par son serment,

N'a-t-on plus cette soif de repartir encore,
De voyager sans cesse et de passer toujours,
De briser une chaîne avant qu'on ne l'adore,
De changer de plaisir, et de changer d'amour?

O toi, ma vagabonde et ma fière rebelle,
L'Inconnu n'est-il pas toujours ton seul amant?
Le seul auquel jamais, tu resteras fidèle,
Qui tient tes yeux rivés sur son éloignement?

Et peut-être qu'un jour, molle de lassitude,
Ayant perdu ta fièvre et ton anxiété,
Tu te remarieras avec la solitude,
Triste de n'être plus, triste d'avoir été...

LA LEÇON

La lumière se meurt sur le bord des fenêtres,
Et le soir maternel m'endort contre son cœur ;
Berçant d'un chant rythmé le sommeil de mon être,
Qui versa dans le jour sa merveilleuse ardeur.

Après avoir pris part aux humaines parades,
Ma folie, enfant libre, et chercheuse de bruit,
Que lassent maintenant les jeux et les boutades,
Se calme et se confie au giron de la nuit.

Mais demain reverra son pas funambulesque,
Entendra retinter son grelot agaçant;
Ah! pourquoi, ma Folie, êtes-vous si grotesque,
Pourquoi demeurez-vous jeune, malgré les ans?

Ne savez-vous donc pas qu'il faut devenir sage,
Et diriger vos pas le long d'un chemin sûr?
Vous êtes un oiseau qui tourne dans la cage,
Un prisonnier qui cherche à jeter bas son mur.

Vous remuez un tas de choses inutiles,
Et vous vous agitez dans tous les endroits vains;
Il faudra devenir plus grave et plus docile,
Et ne plus m'obliger à ce frivole entrain.

Avec moins de caprice et des airs moins bohèmes,
Vous garderez encor la belle royauté
De vos ailes d'azur, et votre diadème
Brillera sur un front marqué de volonté.

Votre main qui hésite, empoignera de force,
Vous marcherez avec une noble lenteur,
Vous porterez le monde entier sur votre torse,
Ou bien vous volerez vers d'étranges hauteurs,

Emportant ma pensée à vos ailes joyeuses;
Et, Pégase hautain, vous traînerez mon char,
Dans le divin mépris des routes rocailleuses.
Vous laisserez aussi les mouches et le fard,

Dont vous vous enduisez pour plaire dans le monde;
Vous n'irez plus au bal, car c'est assez dansé!
On y comprendrait mal vos paroles profondes,
Votre regard serein, votre souffle apaisé.

Et jamais ne mourrez, ô ma belle vivante,
Mon âme ambitieuse a trop besoin de vous.
Vous serez, ma folie, une force savante...
Vous savez bien que les vrais sages sont des fous!

MALGRÉ TOUT

Combien est décevant tout ce que l'on perçoit !
Toujours ce qu'on pressent dépasse ce qu'on voit.

Je cherche avidement la beauté sans mélange,
Et nourris en un corps mortel un rêve d'ange.
Combien est décevant tout ce que l'on perçoit !
Toujours ce qu'on pressent dépasse ce qu'on voit.

Lorsqu'on a de l'amour une idée haute et grave,
Celle d'un beau navire au destin enchanté,
On pleure en découvrant la misérable épave,
Où se cramponne en vain l'humaine vanité.

Lorsqu'on a de l'amour une idée haute et grave,
Celle d'un beau navire au destin enchanté.

Là-haut, narguant le vol rapide des nuées,
L'Oiseau multicolore enchaîne nos regards,
Enivre de son feu nos âmes dénuées,
Et de son aile ardente, encourage au départ.

Là-haut, narguant le vol rapide des nuées,
L'Oiseau multicolore enchaîne nos regards.

Et jamais on n'arrive à la fin du voyage,
Les pays du désir demeureront lointains...
Mais, pour n'en posséder que la plus faible image,
Avec un cœur brûlant, nous hâtons le destin.

Et jamais on n'arrive à la fin du voyage,
Les pays du désir demeureront lointains.

Le ver rongeur caché dans le sein de la rose,
Nous donne de la vie un symbole navrant.
Une ombre vient ternir la lumière des choses,
A l'approche du cœur, ce chevalier errant.

Le ver rongeur caché dans le sein de la rose,
Nous donne de la vie un symbole navrant.

Aucun devoir ne presse et tout est inutile,
Nos agitations font ricaner la mort,
Nos actes les plus grands lui paraissent futiles,
Nos gestes les plus fous n'ébranlent pas le sort.

Aucun devoir ne presse et tout est inutile,
Nos agitations font ricaner la mort.

Pourtant, il faut vouloir s'élancer dans l'espace,
Et pourchasser l'Oiseau dont nous allons mourir.
Seule, l'élévation au-dessus de la masse,
Calmera cet orgueil qui nous fait tant souffrir.

Pourtant, il faut vouloir s'élancer dans l'espace,
Et pourchasser l'Oiseau dont nous allons mourir.

Qu'importe que, de près, les hommes s'amoindrissen
Qu'un grand renom décore un mortel sans grandeur;
Que la femme et la fleur dans l'hiver se flétrissent,
Et que toute la vie, on cherche l'âme sœur?

Qu'importe que, de près, les hommes s'amoindrissen
Qu'un grand renom décore un mortel sans grandeur?

Qu'importe qu'un amour puissant comme une armu
Après un long tourment, nous laisse un jour brisé!
Que nous sortions, rompus de vieillesse et d'usure,
D'un rêve ambitieux, enfin réalisé.

Qu'importe qu'un amour, puissant comme une armure,
Après un long tourment, nous laisse un jour brisé!...

N'aurons-nous pas vécu pour servir et connaître
Le mystère profond où gît notre entité?
Pour nourrir de clarté fortifiante l'être,
N'aurons-nous pas ouvert largement la fenêtre,
Et poussé vers la vie la belle volonté!

N'aurons-nous pas vécu pour servir et connaître
Le mystère profond où gît notre entité?

JOURS BLANCS

La journée a passé sans laisser une trace,
Et la nuit me retrouve avec mon cœur d'hier;
Avec les yeux éteints, et les lèvres fadasses,
Et le corps si chétif que nous donne l'hiver.

Globules de savon, n'atteignant point les âmes,
J'ai vu voler dans l'air des mots trop usités,
Les foyers étaient morts, dont j'ai cherché la flamme,
J'ai senti tout le jour, mon inutilité.

Et l'amour n'a tendu que philtres inodores
Vers le sourire pâle et froid de mon accueil;
Ah! que de jours ainsi pleins d'heures incolores,
Qui passent, l'air lointain, sans laisser à mon seuil,

Leur couronne de rose, ou leur voile de deuil.

L'AMOUR DU MONSTRE

I

Sur l'herbe en fleur, discrètement, la lune joue.
La reine Titania sommeille, et sur sa joue
La rose reste rose, en dépit des rayons
Dont la mate pâleur tombe du ciel profond.
Elle dort au milieu de la nuit enchantée,
Pendant qu'au loin, le chœur des sylphes et des fées
Berce le songe ardent de l'immense forêt,
Elle dort sous la brise et les aromes frais

Et rien ne trouble encor le calme de son rêve;
Mais soudain, l'âpre voix du monstre aimé l'achève.
La reine est éveillée en sa couche de fleurs,
Et ses regards lointains s'allument en douceur,
Se dorant d'un si tendre éclat que l'âne même,
Ce rustre, cent fois rustre, a dû sentir qu'on l'aime.

II

Sur le lit embaumé, Bottom le bienvenu,
Se laisse caresser par des bras doux et nus,
Souffrant avec un air de grandeur offusquée
Qu'on lui pique à l'oreille une rose musquée.
Servantes de la reine, accourant à sa voix,
Grain de Moutarde, l'Araignée et Fleur de Pois,
Présentent à ce nouveau maître leurs hommages,
Comme à l'enfant Jésus le firent les Rois mages;
Et s'en iront chercher, au fond obscur des eaux,
Sur ordre de la reine, un trésor de joyaux,

Et prendront le meilleur de ce qu'un âne mange
Dans les forêts et dans les champs et dans les granges.
Les abeilles devront céder leur part de miel
Et, collaborateurs des étoiles du ciel,
Les humbles vers luisants éclaireront les veilles
Des deux nouveaux amants. Lorsque Bottom sommeille
Sur ses gros yeux fermés, de légers papillons
Défendront tout accès aux lunaires rayons,
Pendant que le front lourd de la bête chérie
Écrase innocemment la reine endolorie...

III

J'en connais qui, comme elle, en d'étranges amours
Ont résolu le rêve ému de leur enfance,
Et dont le cœur nouveau, fiévreux et sans défense,
S'attarde obstinément dans l'erreur des détours.

Vers le fantasque Élu que forgea leur chimère,
Elles portent ce cœur lourd de soumission;
Leur hâte est souriante et leur marche légère,
On n'évaluera pas l'or de leur passion.

Sur les bords du chemin, le spectateur s'exclame,
Quand passe la folie, en leurs yeux égarés;
Pourtant, nul n'est heureux, comme ces pauvres fem
Faisant leur don d'amour, à des monstres parés.

Faisant leur don d'amour à l'amant misérable
Qui se sent à l'étroit dans la chaude prison,
Et dont le cœur chétif, sous le poids qui l'accable
Soupire ingénument vers l'heure d'Obéron.

Et quand aura sonné la double délivrance,
Un dieu bénin venu pour conjurer l'erreur,
Fait retrouver à l'un la chère indépendance,
A l'autre, le Néant, dans un ancien bonheur.

Toutes n'ont-elles pas, amoureuses insignes,
Blonds soleils de l'amour, vases de volupté,
Un soir, gémi dans l'ombre et les spasmes indignes
Pour expier ainsi leur funeste Beauté !

LES FENÊTRES

Les fenêtres ont des clartés mystérieuses
Que voilent des rideaux le secret transparent ;
Ce sont les boucliers de nos âmes peureuses
Où viennent se heurter les regards des passants.

Ce sont des yeux mi-clos sous leurs cils de dentelles,
D'étranges yeux, dont les paupières de velours,
Assourdissent l'éclat des sentiments rebelles,
La haine, le plaisir, la tristesse et l'amour.

Les femmes ont parfois ces regards ineffables
Où la réalité s'endort parmi les fables,
Sur le bord ingénu d'un lac pensif et pur.

Combien vous ressemblez à ces grands yeux de fem
Fenêtres, qui gardez les secrets et les drames,
Et qui nous souriez d'un air puissant et dur.

L'HOMME ET LA NATURE

Ainsi qu'aux animaux, à l'homme il faut un gîte,
Cette enveloppe de chaleur qu'est la maison;
Le trouble social où son esprit s'agite,
Lui rend doux le silence entre quatre cloisons.

Mais à son cœur, farouche encor et solitaire,
Avide de pénombre et de recueillement,
Jusque dans la maison aux haltes éphémères,
L'implacable Existence apporte les tourments.

Dès que dans le lointain l'homme la voit paraître,
L'éternelle Attendue, et dont il a si peur,
Dès qu'il l'entend chanter à travers la fenêtre,
Ou sangloter tout bas, en traînant un malheur,

Qu'elle couve en ses mains la merveille des heures
Ou fléchisse en marchant sous la peine des jours;
Qu'elle vienne parée en l'humaine demeure,
Des voiles de la Mort, des ailes de l'Amour,

Pour sa réception en esclave il s'effare,
Et jette le désordre en l'intime décor;
Mais son cœur taciturne est celui d'un avare,
Qui dans la cave obscure égrène son trésor,

Amoncelle les dons que lui porte la vie,
Pour y puiser la joie au milieu des tourments,
Et rempli d'un calcul que la pudeur renie,
En garde le secret opiniâtrement.

*
* *

Parfois à la croisée, où son âme est venue
Se pencher, l'homme rêve et médite à loisir ;
Quand devant ses regards, la Nature étendue
D'un rire bienveillant allume son désir :

— Viens, lui dit-elle, viens, je t'offre la revanche.
Ton cœur silencieux m'émeut comme un appel,
J'allège ta douleur, si ta douleur s'épanche,
Et je prête à ta joie un éclat immortel.

Pour toi, l'homme, je suis l'éternelle passive,
Qui console parfois en comprenant toujours.
Telle une courtisane aux étreintes lascives,
Je m'assouplis sans peine à toutes les amours.

Ah! pourquoi, fils prodigue, es-tu resté farouche,
Produisant en mon sein, un monde artificiel,
Pourquoi donc as-tu fui les baisers d'une bouche
Qui pardonne, muette, aux péchés véniels?

Celle qui tout à l'heure est venue à ta porte
Pour te forcer d'ouvrir avec un doigt de fer
Est une sœur à moi, dont l'âme serait morte...
Jadis, elle m'aimait et cheminait de pair.

Depuis longtemps hélas! nous sommes ennemies.
Du jour où les mortels, engagés dans l'erreur
En voulant séparer la Nature et la Vie,
Ont troublé la parfaite union des deux sœurs.

Après avoir conquis la plus faible jumelle,
Leur barbarie inepte a mutilé son corps;
Et, dans leur faux savoir, la jugeant trop rebelle
Ils l'ont rendue esclave en bandant ses yeux d'or.

Parfois, du nouveau jour les heures studieuses,
Frémissent à l'appel d'un ancien rire clair,
Rire ému, pur sanglot des âmes orgueilleuses,
Qui dans le souvenir boivent un miel amer.

Homme, toi qui régis la chère emprisonnée,
Détache ses liens que réprouve ton cœur,
N'obéis désormais qu'à ta Raison innée
Pour retrouver la route unique du bonheur.

L'HUMANITÉ DANS L'OMBRE

Sur la route, le long des muettes façades,
Dont l'air impénétrable est une obsession,
Je scrute ces abris des humaines passades,
Cachots pleins de secrets coupables : les Maisons.

Ah! que se passe-t-il derrière les fenêtres,
Où semblent se mouvoir d'invisibles acteurs,
Qui tous, honteux d'aimer, de mourir et de naître
Voilent la pantomime, en étouffant le chœur!

Les uns, par le moyen d'embrasures fleuries,
Ont mis leur âme heureuse en exhibition,
Et c'est le geste osé d'un enfant de Marie,
Qui pour courir les champs, a fui la pension.

Quand l'air chaud des étés entr'ouvre les croisées,
Les peureux du soleil referment les volets,
Et dans le soir ami, des formes effacées
Ont enterré l'amour comme un honteux objet.

Lorsqu'en fuite éperdue, au-devant des jours sombres
Vers le divin soleil, s'envolent les oiseaux,
L'humanité se plaît à vivre au sein de l'ombre,
La chaleur de l'étable est douce aux bestiaux.

Telle, murée au fond de fictives enceintes,
Qui coupent au regard le ciel et l'horizon,
Elle reste blottie en d'ingrates étreintes,
L'enchaînant au caprice éternel des saisons;

Fleur jadis éclatante, et pâlie en sa serre,
Où l'âme du dehors s'incline et parle bas.
Dans l'adoration de tout ce qui l'enserre,
Jusqu'à la délivrance extrême du trépas.

IV

APHRODITE

LA DÉESSE

Sur le socle, au-dessus des mortels sacrilèges,
Symbole ardent de l'éternelle volupté,
Se dresse aux yeux de tous la blanche déité,
Dont le sourire est un des divins privilèges.

Son impudeur que n'avilit aucun manège,
S'avouant bienheureux en sa sérénité,
Révèle la candide et pure nudité,
Depuis le front charmant et jusqu'aux pieds de neige.

Ainsi, par ses regards ignorants du sommeil,
Par son corps qui, baigné dans le rose réveil
De l'aube, a frissonné comme une chair vivante,

Par sa bouche entr'ouverte aux caresses du jour,
La déesse Aphrodite, incomparable amante,
Engage les mortels à l'immortel amour.

LE SCULPTEUR

Préférant à la force une ligne fragile,
Il ne vit que la femme en tant que créateur,
Et fixa pour jamais dans la mouvante argile,
Les formes dont il est le maître et le sculpteur.

Il aima les contours fuyants des corps nubiles,
Son œuvre immaculée ignore la douleur,
Et rappelle en la molle et trop froide pâleur
Les rayons de la lune, irréels et mobiles.

Souvent il a voulu, maudissant comme un mal
L'appel menteur des sens, au char de l'Idéal
Atteler son désir vers la forme inédite.

Or un jour, ayant vu, vibrant à l'unisson,
Son âme agenouillée aux pieds de l'Aphrodite
Au marbre il a légué cet immortel frisson.

LA PROCESSION

Vers le temple blanchi par le jour qui commence,
Souple procession jusqu'au pied de l'autel,
L'une après l'autre chaque hétaïre s'avance,
Les yeux illuminés d'un désir immortel.

De leurs bras arrondis comme l'osier d'une anse,
Elles tendent les fruits, les gâteaux et le sel.
La harpe consacrée évoque leur appel,
Et leurs pas sont réglés sur un rythme de danse.

Parmi l'encens qui monte et cherche le ciel bleu,
Les plus jeunes, les yeux cernés, en noble aveu,
Aux prêtres ont offert leur sanglante tunique

Mais une qui survient, sans même supplier,
Dépose sur l'autel de la déesse unique,
Avec orgueil, un peigne, un miroir, un collier.

INVOCATION

O brillante Olympienne à la belle couronne,
Écoute! J'étais vierge et mes nuits sans sommeil,
Où je guettais, troublée, un retour de soleil,
A toi je les devais, voici, je te les donne.

C'est à tes pieds aussi, Cypris, que j'abandonne
Ces voiles virginaux tachés d'un sang vermeil;
A l'heure mémorable où survient mon réveil,
Accueille cet hommage, ô déesse, et sois bonne.

Prête à mes yeux luisants l'ombre des cernes las,
Baigne mon corps en la sueur de tes combats,
Et permets à jamais que j'habite ton Temple.

Car je veux, Hétaïre, ô fille d'un flot blond,
Dès ce jour vivre, aimer à ton parfait exemple,
Et mourir dans un spasme en murmurant ton nom.

LA TOILETTE DE CHRYSIS

Lorsqu'elle sort du bain, où sa charmante audace
S'est livrée à des jeux que l'eau rend délicats,
Son corps laisse une odeur de fauve et de muscats
Le long du marbre blanc qui jalouse sa trace.

Songeuse, elle mesure aux reflets de la glace
Des heures de la nuit tout l'amoureux dégât,
Ses yeux cernés, sa bouche pâle et son teint mat,
Et s'abandonne aux mains de l'esclave, un peu lasse.

L'œil sûr de la servante a su choisir les fards
Pour aviver la chair et guider la peinture,
Ses mains ont travaillé l'or de la chevelure.

Et Chrysis, prête enfin, sourit à tous les arts
Qui surent faire d'elle une belle statue,
Sous le lin qui l'habille et qui la laisse nue.

LES COURTISANES

O vous qui connaissez les traités érotiques,
Esclaves de l'amour vénal et corrompu ;
Vous qui rendez l'esprit veule et le corps repû
Par le souple talent de vos lentes pratiques,

Vous dont l'amour a l'équivoque d'un rébus,
Et dont le cœur se meurt dans un effort cynique,
Égouts sublimes de l'humanité lubrique,
Vous, les victimes éternelles de l'abus,

Qui, sans même écouter les insultes redites,
Savez le sens réel du plus divin des rites,
Et mourez chaque nuit dans un spasme d'amour,

O courtisanes, ô marchandes de caresses,
Vivez! vous qu'on méprise et qui serez toujours,
Du temple d'Astarté les divines prêtresses!

BACCHANALE

Sur les lits allongés, dans l'étouffante salle,
Les convives fleuris en l'honneur du repas,
Regardent défiler l'attrait pompeux des plats,
Où se dressent des mets la hauteur colossale.

Ils ont bu dans le vin les forces animales,
Et l'ivresse est montée en leurs membres béats :
Mais soudain se réveille à l'appel des combats.
Le rut toujours latent qui dort au fond des mâles.

L'orgie alors commence avec les hurlements
Des couples, enlacés sous les éclaboussures.
Et pendant que les vins arrosent les morsures,

Montent du sol boueux où gisent des amants,
Avec les fleurs formant des mélanges rebelles,
Les fumets du festin et l'odeur des femelles.

LES VIERGES DE L'AMOUR

Quand l'ombre et les parfums ont énervé les soirs,
Vers l'heure consacrée aux pratiques ardentes,
Les vierges vont mêler, lascives et troublantes,
Sur les coussins froissés leurs cheveux blonds et noirs.

S'arrogeant dans l'étreinte un simulé pouvoir,
Les unes font pâmer leur maigreur alarmante
Sur d'autres dont les corps, n'aimant qu'à recevoir,
Apportent dans les jeux une douceur charmante.

Elles ont peur de l'homme héroïque et brutal,
Dont la caresse évoque un lendemain fatal.
Et telles, s'effleurant sur des rythmes uniques,

Comme un fervent hommage à d'immortels sanglots,
Les vierges, célébrant leurs caresses saphiques,
Ont soupiré le nom de celle de Lesbos.


TRISTAN ET ISEULT

LE PHILTRE

I

Un grand soleil chauffait l'imperceptible lame,
Avec l'encombrement de ses voiles sans âme,
Immobile et menue au milieu de la mer,
La nef semblait dormir du calme de l'éther.
Sur le pont, une tente accueillait fraîche et sombre
Les amants qui cachaient leur faute dans cette ombre.

L'amour n'a pas besoin de lumières pour voir,
Et souvent même, il ne doit vivre que le soir,

Les vrais amants sont ceux que gêne une contrainte,
Qui, sentant la menace autour de leur étreinte,
Rôder comme une bête à l'affût d'un repas,
Rapprochent leur angoisse au-devant du trépas.
Dans le danger croissant leur amour s'accentue,
Jusqu'à l'heure fatale où le danger les tue.

Ils n'avaient pas la mort dans leurs regards de feu;
Lui, héroïque amant, sur le seuil de l'aveu,
Depuis qu'un vin magique au parfum de verveines,
Chassait un sang plus rouge et plus vif en ses veines,
Envisageait l'amour comme un premier bonheur.
Telle, une ronce aiguë et riche de sa fleur,
Qui tend ses forts liens et, désireuse, enlace,
Sa passion croissait, obstinée et vivace,
Vers le corps alourdi de langoureux loisir,
Qui, près du sien, suivait son rêve et son désir;
L'amour lui défendant toute pensée amère,
Il donnait au remords un regret éphémère.

Iseult aurait voulu haïr, mais ne pouvait.
Dans l'extrême douceur que son âme éprouvait.
Son bras, cherchant l'appui sur l'épaule du Maître,
Elle tendit vers lui son corps et tout son être,
Et dans ses yeux craintifs et hardis à la fois,
Elle avait mis le don suprême de ses droits.
Souvent la voix n'ose avouer quand le corps ose,
Car la vierge a l'effroi de l'immortelle chose.

Mais il interrogeait, plein de tendre intérêt,
Le jeune cœur, blessé par un tourment secret,
Comme un oiseau, dont l'aile aurait été meurtrie,
— Qu'est-ce donc qui vous navre et vous tourmente, amie?
Alors il entendit dans un murmure doux;
La réponse impudique et charmante : — « C'est vous! »

II

O sublime impudeur, phénomène trop rare!
Vous êtes le joyau qui de blancheur nous pare,
Lorsqu'innocents encor, nous portons votre fleur.
Et vous êtes aussi, magnanime impudeur,
Signal passionné de ce qui vit et vibre,
L'étendard chaleureux et franc de l'homme libre.
Le médiocre craint tout ce qui paraît grand.
Or, malgré l'anathème et la fureur du ban,
Malgré le cri de ceux dont la frayeur s'étonne,
L'éternel ingénu porte votre couronne.
Hellas vous a rendue immortelle en son sein;
Mais on vous ignorait comme un secret divin.
Si, cependant, l'humanité vous a connue,
C'est qu'Ève s'aperçut un jour qu'elle était nue.
Le faux savoir, dès lors, ennemi de l'instinct,
S'efforce de couvrir la flamme qu'il n'éteint,
Et réprime à jamais de l'âme intuitive,
Les élans merveilleux et la fureur native.

Il est rare, celui qui n'a pas mis un jour,
Ses lèvres sur le bord de la coupe d'amour.
Tous se laissent tenter et maudissent l'ivresse.
Infâmes par la crainte et chétifs par paresse,
Ils goûtent, dans la hâte, au breuvage profond,
N'osant jamais vider la coupe jusqu'au fond.

Dans les deux cœurs, l'écho de la chère parole,
A répété trois fois l'aveu qui les affole,
Quand Tristan, étreignant la reine sans remords,
De ses lèvres scellait leurs immortels accords.

Premier baiser d'amour, ineffable délice!
Langage parfumé de calice à calice,
Qui doucement caresse et doucement meurtrit ;
Baiser, ris douloureux et larme qui sourit.
Dans un ravissement double qui les étonne,
Déjà l'homme vous prend à la femme qui donne.
Vous n'êtes rien pourtant qu'une promesse encor
Que l'âme en expirant fait à l'éveil du corps,

Promesse de la joie, épuisable à la lie,
Dans l'espace qu'on perd et le temps qu'on oublie.
La nuit tombait. La nef, sous les vents, s'animait,
Lorsque les deux amants, enivrés à jamais,
Rapprochèrent leurs corps et leurs chaudes haleines,
Et voguèrent, unis, vers la terre de haine.

LES TOURS BIEN CLOSES

La reine est enfermée au fond des tours bien closes,
Éperdue et naïve, elle accuse les choses,
Et pleure de se sentir serve d'un devoir.
Ah ! pourquoi faut-il feindre et toujours décevoir !
Pourquoi taire à jamais ce que l'on voudrait dire,
Et pour une souffrance avouer un sourire ?...
Mais la nuit, cent fois plus cruelle que le jour,
Force son corps distrait aux gestes de l'amour ;
Si l'épouse obéit, la femme reste inerte,
Pour écouter son cœur pleurer sa chair offerte.

Tristan le preux, Tristan, la terreur des félons,
Plisse son front hautain et maudit les donjons,
Où, derrière les murs et la pierre invincible,
Iseult, reine d'amour, demeure inaccessible.
Le cheval harcelé, la sueur sur le flanc,
S'emporte en frémissant, vers l'ardente conquête,
Et l'être humain se rue à l'égal de la bête,
Quand il est travaillé du désir affolant !

Or oyez dans la nuit la voix limpide et haute,
Qui chante le désir en face de la faute.
— Le monde est un enfer pour ceux qui sont amants.
Ils savent que l'amour, la merveille fragile
Qu'on eut tort de laisser entre des mains d'enfants,
Fut gâtée à jamais par l'homme au cœur hostile.

Souvent le cœur de l'homme, inapte à s'entr'ouvrir,
Dans l'ombre inassouvie a préféré mourir.

Docile, l'homme suit l'exemple qui l'entraîne
Et méprise son cœur, pour honorer sa chaîne.

Docile, il la supporte et sans savoir pourquoi.

L'argument spécieux trompe la bonne foi ;
Et l'homme craint ce qui le distingue et l'isole,
La souffrance de tous est un mal qui console.

Or, les yeux dans les yeux et la main dans la main,
S'en vont les ignorants des jours et lendemains,
Lesquels, dans le mépris des jouissances brèves,
N'ont garde de tisser un linceul à leurs rêves ;
Et, trop distraits pour jamais être malheureux,
Se tiennent par la main et marchent deux par deux

Le Plaisir aux yeux d'or enchaîne leurs accords,
De ses grands flots sacrés baigne leurs libres corps.

L'amour est un lien, dont l'attache libère.
Les amants immortels ont ignoré la Terre ;
L'obstacle étant toujours mesquin et mal construit ;
Car il n'existe pas, le mur qui désunit !
Et l'âme a son élan ; le désir le fait naître,
Un cœur exaspéré ne connaît pas de maître,
Aucun désir saignant ne se laisse panser.
Et les amants ne peuvent pas toujours penser.
Dans le moment suprême où les hommes raisonnent,
Ils volent à l'appel de leur heure qui sonne !

LES TOURS INVISIBLES

Ayant fui des gardiens la sinistre veillée,
Dans la nuit pleine d'ombre et de molle tiédeur,
La Reine, en frissonnant vers l'amour est allée,
Et celui qui l'attend la reçoit sur son cœur.

Il est dans le pays une étrange légende,
Que se murmure au soir, la race de la mer.
Iseult la dit tout bas, pour que leur cœur l'entende,
Un paradis rayonne au centre de l'enfer :

« Deux fois l'an, Tintagel se perd dans la nuée,
Au lieu de son sinople, au lieu de son azur,
Un verger merveilleux, fleuri jusqu'à l'orée,
S'étend, comme un bonheur, trop beau pour être sûr

Vers le sol embaumé, les arbres jettent l'ombre;
Le vaste tapis d'herbe est caressant et doux.
Le soir est toujours clair, le jour n'est jamais sombre
Et la mort semble un conte inventé par les fous.

L'homme héroïque y vit auprès de son amie,
Sans connaître jamais la laideur de vieillir,
Le rêve est éperdu qui prolonge la vie,
Ceux qui savent rêver, ne peuvent pas mourir.

Une voix sage et belle a voulu nous instruire,
Une voix pitoyable a guéri notre mal.
Nous avons reconquis le trésor du sourire,
Ayant compris l'amour et que tout est fatal.

Tintagel disparu, notre âme perd son doute,
L'asile du verger est tout de marbre blanc ;
Des cierges par milliers illuminent la voûte,
Allons vers leur lumière, allons, ami Tristan ! »

Mais soudain, de la nuit l'enveloppante robe
Laisse un fond clair roser son tissu transparent.
Les trompes des guetteurs sur les tours clament l'aube,
Jetant au jour nouveau leur salut déchirant.

Et les amants, saisis, dans la lueur qui lève,
Apercevant les tours de sinople et d'azur,
Hélas ! ne virent pas, là-bas, s'enfuir leur rêve...
Que le bonheur menait vers un sentier futur.

DANS LA FORÊT

I

Iseult ma mie, Iseult ma femme,
Je l'ai prise aux lépreux infâmes.

Je l'ai prise à leur vil troupeau,
Haillons puants collés sur peau,
La chair verdâtre, inanimée.

Au milieu d'eux, ma Reine aimée.

Ils ont touché ses blanches mains,
Ils ont frôlé ses seins d'ivoire.
Leurs yeux sanglants ont osé boire
Aux yeux limpides, et la faim
Qui hante leur corps sans leur âme
A convoité la blanche chair.

Mais je défends ce qui m'est cher
Et j'ai conquis, Iseult ma femme.

II

Ayant trouvé le monde hostile et sans attrait,
Ils ont vécu dès lors, dans la libre forêt,
Où l'arbre centenaire écoute leur passage,
Et sur leur jeune amour referme son branchage.
L'hiver, toujours triste et cruel, vient de passer.
Ils ont vécu, tapis dans le creux d'un rocher,

Et couché sur le sol durci par la froidure,
Mais sans jamais languir du mal de la nature,
Ils mangèrent la chair des fauves pour leur faim,
Sans regretter le sel, sans désirer le pain.
Malgré leurs corps maigris et leur faiblesse extrême,
La force leur resta pour murmurer : « Je t'aime. »
Car le néant en vain traquait ces délaissés.
Ils puisèrent la vie en d'immortels baisers ;
Le monde n'est vivant que si l'amour l'éclaire.
L'amour seul est réel, le reste imaginaire.

Or, l'herbe reverdit et dans les jeunes fleurs,
Le soleil allumait de nouvelles couleurs.
Lorsqu'ils virent céder l'âpre saison de lutte,
Les deux amants, joyeux, redressèrent la hutte ;
Et leur rire sonnait un radieux accueil
A la chaleur, à la lumière, et sur le seuil,
Le Printemps répondait par des chants d'allégresse,
La terre s'étirait dans une immense ivresse,

Et l'air inquiété par des milliers de voix,
Semblait promettre au cœur ce qu'il obtient parfois.
Iseult, en s'éveillant dans les aurores pures,
Se louait de compter parmi les créatures.
Et Tristan, chérissant les oiseaux et leurs lais,
Les trouvait plus émus et plus clairs que jamais.
Souvent, mêlant sa voix dans le chœur des mésanges
Il paraissait chanter pour la reine des anges,
Quand il ne célébrait que son terrestre amour :

— Nous connaissons enfin et comprenons la vie.
Il a fallu combattre et céder tour à tour.
La ruse est impuissante à déjouer l'envie.
Nous n'avons pas rusé, mais nos âmes ravies
Ont perdu le chemin menant vers le retour.

Là-bas se trouve un lieu qu'on appelle le monde,
Que fuiront tous les cœurs armés pour l'idéal,
Le pardon et l'oubli sont choses trop profondes,
Pour que dans l'âme humaine aucun des deux n'abor
Or, sans eux, comment vivre ou ne pas vivre mal ?

L'amour a tant besoin qu'on l'aime et lui pardonne,
C'est l'éternel enfant qu'on ne peut assagir,
Et qui se moque un peu de la peine qu'il donne.
Il connaît trop les cœurs, et jamais ne s'étonne
Quand ils se rendent à l'appel sans réfléchir.

En la forêt complice et sous les hautes cimes,
Nous errons sans remords dans les sentiers heureux,
Et sachant bien, au fond de nos âmes victimes,
Que ce n'est pas le fait qui doit prouver le crime,
Et que l'amour nous vient d'un hasard ténébreux.

Ce jour, où sur la mer, le doux vin qui rend ivre
Pour la première fois émerveilla nos cœurs,
Où nous avions le choix de mourir ou de vivre,
Nous avons commis l'acte extrême et qui délivre,
Et nous avons béni la fatale liqueur.

Ce que nous avons fait, nous le ferons encore,
En face de l'amour, pourquoi vouloir souffrir?
Il faut plaindre le cœur qui tout seul se dévore,
Et, n'osant s'entr'ouvrir au soleil qu'il adore,
Perd sa fraîcheur dans l'ombre et finit par mourir.

TABLE

20

TABLE

I

LES AVEUX

II

LA COMMEDIA DELL'ARTE

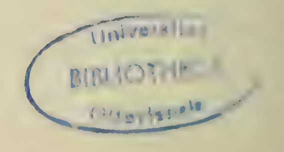
III

LA RÉVOLTE

IV

APHRODITE

TRISTAN ET ISEULT



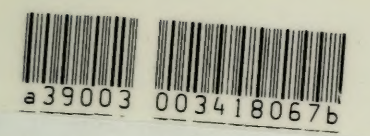
IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères

PARIS


a39003 003418067b

